1261



LA COUR
DE CÉLIMÈNE

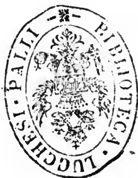
OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

Paroles de **M. ROSIER**

Musique de M. AMBROISE THOMAS, de l'Institut

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE IMPÉRIAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, LE 11 AVRIL 1855.





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1855.



Les Auteurs et les Éditeurs se réservent le droit de représentation, de réimpression et de traduction à l'étranger.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LE COMMANDEUR DE BEAUPRÉ 50 ans	MM. BATTAILLE.
LE CHEVALIER DE MÉRAC, 25 ans.	JOURDAN.
LA COMTESSE, jeunes veuves et sœurs	Mmes MIOLAN-CARVALHO.
LA BARONNE, jeunes veuves et sœurs	COLSON.
BRETONNE, suivante de la comtesse. .	LASSERRE.
QUATRE ADOLESCENTS	MM. REVILLY. BÉLIA. DECROIX. TALMON. *
QUATRE VIEILLARDS	NATHAN. LEMAIRE. DUBLIN. LOIRE. *
QUATRE JEUNES GENS	CHAPRON. LEJEUNE. COUIARD. RENARD.

* Le nom de ces artistes qui occupent une position distinguée au héâtre, dit assez de quelle importance il est de ne confier l'exécution des morceaux d'ensemble qu'à des chanteurs et à des comédiens de mérite. (1)

(1) Dans la partition de l'ouvrage, on a prévu le cas où les directeurs de province voudraient réduire à six le nombre des exécutants., à savoir : deux ténors, deux basses, deux dessus, tout en gardant les douze, comme figurants, pour l'ampleur de la mise en scène.

La scene se passe dans un château, près de Paris, en 1750.



La mise en scène de cet ouvrage est rédigée et publiée par M. PALIANTI, régis-du théâtre impérial de l'Opéra-Comique.

LA

COUR DE CÉLIMÈNE

ACTE I.

JARDIN.

Pavillon au fond, avec degrés. — Bosquet à droite et à gauche. — Arbres çà et là. — Quelques statues mythologiques.

(*Il est nuit au lever du rideau.*)

SCÈNE I.

(*Elle se passe jusqu'à la fin dans la plus profonde obscurité.*)

INTRODUCTION.

PREMIER JEUNE HOMME, *paraissant dans l'ombre et tâtonnant.*

Bientôt elle arrive,
J'attends son retour.

PREMIER ADOLESCENT, *paraissant à gauche.*

Ma tendresse vive
Précède le jour.

PREMIER VIEILLARD, *paraissant à droite.*

Ma vieillesse active
Veille par amour.

DEUXIÈME JEUNE HOMME, *paraissant.*

Bonheur !

DEUXIÈME ADOLESCENT, *paraissant.*

Plaisir !

DEUXIÈME VIEILLARD, *paraissant.*

Béatitude !

TROISIÈME JEUNE HOMME, *paraissant.*

Me voici !

TROISIÈME ADOLESCENT, *paraissant.*

Me voilà !

TROISIÈME VIEILLARD, *paraissant.*

J'attends !

QUATRIÈME JEUNE HOMME.

Calme !

QUATRIÈME ADOLESCENT.

Silence !

QUATRIÈME VIEILLARD.

Solitude !

LES TROIS NUMÉROS 4.

Que tu promets de doux instants !

CHOEUR DES DOUZE.

Bientôt elle arrive,
J'attends son retour.
Ma tendresse vive
Précède le jour.

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Je suis seul !

LES QUATRE JEUNES GENS.

Je suis seul !

LES QUATRE VIEILLARDS.

Je suis seul !

TOUS LES DOUZE.

Quel supplice,
Que l'attente !

LES QUATRE JEUNES GENS.

Marchons !

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Promenons-nous ici.

LES QUATRE VIEILLARDS.

Il faut faire un peu d'exercice,

TOUS LES DOUZE.

Pour tâcher de tuer l'ennui.

REPRISE.

Bientôt elle arrive,
J'attends son retour.
Ma tendresse vive
Précède le jour.

(*Ils se heurtent les uns les autres.*)

LES QUATRE VIEILLARDS.

Quelqu'un !

LES QUATRE JEUNES GENS.

Quelqu'un !

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Quelqu'un !

TOUS LES DOUZE.

Le diable emporte l'importun !

LES QUATRE VIEILLARDS.

Morbleu !

LES QUATRE JEUNES GENS.

Ventrebleu !

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Sarpebleu !

LES DOUZE, ENSEMBLE.

C'est désagréable !
C'est insupportable !
C'est abominable !
Je suis indigné ;
Mais point d'imprudence !
Conservons ma chance,
Car j'ai l'espérance
D'être préféré.

LES QUATRE JEUNES GENS.

Qui va là ?

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Qui va là ?

LES QUATRE VIEILLARDS.

Qui va là ?

TOUS, *comme inspirés par une idée, à part.*

Bon ! j'espère
Que pour rester tout seul, mon plan réussira.

LES QUATRE JEUNES GENS.

Je suis un voleur et même un faussaire.

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Je suis un assassin !

LES QUATRE VIEILLARDS.

Je suis un incendiaire !

TOUS.

Belle réunion que nous composons là !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

C'est désagréable, etc.

(Le jour se fait pendant la reprise.)

PREMIER JEUNE HOMME.

Voici le jour !

PREMIER ADOLESCENT, *qui est remonté vers le fond.*

Et voici la comtesse !

PREMIER VIEILLARD.

Je sens redoubler ma tendresse.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA COMTESSE, *venant du fond, à droite,* LA BARONNE, *sortant du pavillon et allant recevoir la comtesse,* BRETONNE, *portant des paquets et suivant la comtesse. — Femmes de chambre et laquais sur les degrés. — La baronne embrasse la comtesse et rentre dans le pavillon avec Bretonne, les femmes de chambre et les laquais.*

LE CHŒUR DES DOUZE, *à la comtesse qui descend vers eux.*

LES QUATRE JEUNES GENS.

Quand la blanche aurore
Au ciel apparaît,

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Chaque objet se dore
D'un tendre reflet.

LES QUATRE VIEILLARDS.

Ainsi, sans défense,
Quand vous paraissez,

TOUS LES DOUZE.

Par votre présence
Les cœurs sont blessés.

LA COMTESSE.

Pardon, messieurs, la fatigue m'accable,
(*Avec coquetterie aux jeunes gens groupés.*)
Mais à bientôt!

LES QUATRE JEUNES GENS, *à part.*

Elle m'a regardé!

LA COMTESSE, *à part, aux quatre adolescents.*

A bientôt!

LES QUATRE ADOLESCENTS, *à part.*

Elle m'a remarqué!

LA COMTESSE, *à part, aux vieillards.*

A bientôt!

LES QUATRE VIEILLARDS, *à part.*

Elle m'a distingué!

TOUS.

A revoir!
(*A part.*) Quel espoir!

(*Les douze amoureux sortent de divers côtés, après avoir salué la comtesse.*)

Fin de l'Introduction.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LA BARONNE, *sortant du pavillon.*

LA BARONNE.

Il paraît, chère sœur, aimable Célimène, comme on t'appelle, que tu as, parmi tes conquêtes, des gens de tout âge?

LA COMTESSE.

Et de tout pays. Ceux-là sont tous français... Si tu voyais ma collection d'anglais, d'allemands, d'italiens!... Je n'ai pu

me procurer que deux persans et un chinois... Ils sont fort rares.

LA BARONNE.

Mais, à vrai dire, je ne comprends pas quel plaisir tu peux trouver à subjuguer ainsi les cœurs ?

LA COMTESSE.

Plaisir de représailles d'abord.

LA BARONNE.

De représailles ?

LA COMTESSE.

J'ai eu tant à me plaindre de défunt mon mari, de ses infidélités, de son despotisme, que je me venge sur l'espèce des torts de l'individu.

LA BARONNE.

Mais c'est injuste !

LA COMTESSE.

Non, l'espèce vaut si peu !

LA BARONNE.

Il y a cependant des hommes qui ont du mérite, de la probité.

LA COMTESSE.

En amour ?... pas un !

LA BARONNE.

Mais enfin, la main sur la conscience, n'y aurait-il pas dans ton fait un peu de vanité ?

LA COMTESSE.

Entre nous, j'en conviens ! (*Elle sourit.*)

DUO.

LA COMTESSE.

Oui, c'est le plus grand des bonheurs
Que de régner sur mille cœurs.

LA BARONNE.

Moi, je voudrais n'avoir, ma chère,
Qu'un seul sujet.

LA COMTESSE.

Que dis-tu là ?
C'est peu glorieux que cela.

LA BARONNE.

Enfin, c'est plus sur !

LA COMTESSE.

Au contraire.
Si cet unique adorateur,
Un certain jour, vous abandonne,
Il ne vous reste plus personne,
Et vous perdez votre couronne,
En perdant votre serviteur.

LA BARONNE.

Mais gouverner un grand empire
C'est fatiguant !

LA COMTESSE.

C'est égayant !

LA BARONNE.

Avoir tant de cœurs à conduire
C'est imprudent !

LA COMTESSE.

C'est amusant !

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Graves censeurs,
Vos humeurs,
Vos rigueurs,
Vos fureurs,
Sont, d'honneur !
Sans valeur
Sur mon cœur.
Nouvel amour,
Chaque jour,
A son tour.
Quel plaisir
D'éblouir,
De ravir
Sans retour.
Quoi qu'on en dise,
Et qu'on médise,
J'ai pour devise :
Charmer les cœurs.

Graves censeurs, etc.

LA BARONNE.

Ah ! c'est, d'honneur !
Une erreur
De ton cœur.
Fuis, ma sœur,
Des censeurs
Les rigueurs,
Les fureurs.
Par un retour
De l'amour,
Crains un jour
De gémir,
De languir,
De souffrir
A ton tour.
Quoi qu'on en dise,
Dans ma franchise,
J'ai pour devise :
La paix des cœurs.

Graves censeurs, etc.

LA COMTESSE.

J'ai parmi mes sujets nombreux,
Des hommes de tout caractère ;
J'en ai dont l'esprit est joyeux ;

LA BARONNE.

D'autres dont l'esprit est sévère.

LA COMTESSE.

Celui-ci, candide et loyal,
Sûr de moi, jamais ne soupçonne.

LA BARONNE.

Celui-là, jaloux, t'espionne
Et veut se venger d'un rival.

LA COMTESSE.

L'un a le cœur plein de tendresse.

LA BARONNE.

Un autre l'a plein de rudesse.

LA COMTESSE.

L'un gaîment parle tout le jour.

LA BARONNE.

Tel autre est sombre et taciturne.

LA COMTESSE.

J'en ai de vieux comme Saturne,

LA BARONNE.

Et de jeunes comme l'amour.

REPRISE ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Graves censeurs,

Etc.

LA BARONNE.

Graves censeurs,

Etc.

LA BARONNE.

Mais enfin, comment peux-tu faire
Pour aimer tous ces amoureux ?

LA COMTESSE.

Les aimer tous, ce serait une affaire!
Je n'en aime aucun et c'est mieux.

LA BARONNE.

Mais tu manques à ta promesse !
C'est peu galant !

LA COMTESSE.

C'est égayant !

LA BARONNE.

Et tu méconnais leur tendresse,
C'est désolant !

LA COMTESSE.

C'est amusant !

(*Ici le commandeur paraît et écoute.*)

LA BARONNE.

Mais de cette humeur triomphante,
Que dira le vieux commandeur,
Ton futur... qui s'impatiente ?

LA COMTESSE.

Il doit tenir à grand honneur
D'épouser une conquérante.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

(*Le chant continue en trio.*)

LE COMMANDEUR, *se montrant.*

Elle a raison, en vérité :

Digitized by Google

Moi, son futur, je suis flatté
D'épouser une conquérante.

LA COMTESSE, *souriant à la baronne.*

Tu l'entends!

LA BARONNE, *souriant au commandeur.*

Vous n'avez pas peur ?

LE COMMANDEUR.

Peur ? au contraire, sur l'honneur !
(A la comtesse.)
Brillez, charmez, c'est de votre âge ;
Au lieu de me montrer jaloux,
Tous vos succès, je les partage,
J'en suis glorieux avec vous.
En liberté qu'on vous admire
Et qu'auprès de vous on soupire,
J'y consens, et je n'ai pas peur.
Vous êtes brillante et coquette,
Mais jamais aucune défaite
N'a terni votre fier honneur.

Charmez, brillez, etc.

LA BARONNE, *au commandeur.*

Ainsi, vous lui passez, vraiment,
Ses goûts ardents pour la conquête?

LE COMMANDEUR.

Oui, très-volontiers, je m'y prête.

LA BARONNE.

C'est charmant!

LA COMTESSE.

C'est charmant!

LE COMMANDEUR, *vivement.*

Pourvu, cependant,
Ma condition est expresse,
(Désignant la comtesse.)
Que ma femme jamais n'accepte un conquérant.

LA COMTESSE.

Je vous l'ai dit, comptez sur ma promesse.
Nul ne possédera mon cœur,
Pas même vous, cher commandeur !

LE COMMANDEUR, *lui baisant la main.*

Cette main-là suffit à mon bonheur.

LA BARONNE, *gaîment.*

C'est un mariage,
Qui n'a pas d'égal...
Le cœur s'en dégage.
C'est original !

LA COMTESSE, *de même.*

Dans aucun ménage,
Lien conjugal
N'eût jamais, je gage,
Avantage égal.

LE COMMANDEUR.

C'est un mariage
Fort original !
Le cœur s'en dégage.
Vraiment, c'est loyal !

ENSEMBLE *en trio.*

Non, jamais de jalousie !
C'est le tourment de la vie.
Loin de nous cette folie !
Toujours qu'elle soit bannie !

LA BARONNE, *au commandeur.*

Ainsi, une fois mariés, tous ces concurrents, qui f ront la cour à votre femme, ne vous porteront pas ombrage ?

LE COMMANDEUR.

Du tout !... un seul serait bien plus dangereux.

LA BARONNE.

Comment?

LE COMMANDEUR.

Oui... quand il y a foule de prétendants et succession rapide d'hommages autour d'une beauté, le second adorateur la distrait du premier ; le troisième du second ; le quatrième du troisieme, ainsi de suite ; et tandis qu'on lui tend la main a droite, à gauche, de tous les côtés, le grand nombre de ces demandeurs d'aumônes fait qu'elle ne donne à aucun... Elle se contente de dire à tous : Dieu vous assiste !

(*Il prend une prise de tabac.*)

LA BARONNE, *souriant.*

Allons, commandeur, je ne vous croyais pas autant de sens et d'esprit.

LE COMMANDEUR, *avec fatuité.*

Plus vous me connaîtrez, mesdames, plus vous découvrirez en moi des qualités qui... Ainsi, c'est convenu.

LA COMTESSE.

Cependant...

LE COMMANDEUR, *l'interrompant.*

D'ailleurs notre mariage n'est pas un mariage d'amour, mais un mariage de convenance... ce sont les plus raisonnables... Vous êtes sœurs et veuves toutes deux ; vous avez en commun ce beau domaine sur lequel j'ai des prétentions... Vous vous y plaisez infiniment; moi, je ne me porte bien qu'ici... pourquoi plaider et nous chasser ? Je vous ai proposé un mariage pour

tricher les gens de loi, et ne voulant faire impolitesse, par une préférence, à aucune de vous deux, j'ai mis, malgré vous, vos noms dans mon chapeau. (*A la comtesse.*) Le vôtre est sorti. Vous avez réclamé plusieurs fois contre cet arrêt du sort... mais enfin...

LA COMTESSE, *moqueuse.*

Enfin, en y réfléchissant, je suis tentée de réclamer encore.

LE COMMANDEUR, *effrayé.*

Plaît-il?

LA BARONNE, *à part, souriant.*

Elle veut l'éprouver de nouveau.

LA COMTESSE.

Oui, commandeur, oui, il serait peut être plus sage d'attendre quelques jours.

LE COMMANDEUR.

Eh?

LA BARONNE, *railleuse.*

Quelques mois, pour...

LE COMMANDEUR.

Pour?...

LA COMTESSE, *railleuse.*

Pour découvrir en vous ces précieuses qualités dont vous parliez.

LE COMMANDEUR.

Ah! mon Dieu!

AIR.

Que dites-vous? surprise extrême!
Me séparer de ce que j'aime!
Pour ma santé,
Je tremble, je frissonne,
S'il faut que j'abandonne
Ce domaine enchanté.
Tout ici me charme et m'attire,
Tout m'y plait, tout m'y réjouit...
Et j'y vois le tendre sourire
De la fleur qui s'épanouit.
L'air qu'on y respire
M'ouvre l'appétit;
L'onde qui soupire
M'endort chaque nuit...
Laissez donc, madame,
Pour ma santé,
Attendrir votre âme,
Et soyez ma femme
Par charité.
O ciel! barbare Célimène?
Moi, vous quitter?... c'est le trépas!

Digitized by Google

Hélas ! quelle cruelle gêne
Si je portais ailleurs mes pas !
Lieux chéris, je sens à ma peine
Que longtemps je ne vivrais pas.
Vous, naïades de la fontaine,
Zéphyrs qui murmurez tout bas,
Priez, suppliez l'inhumaine,
De ne pas causer mon trépas.

Pour ma santé, etc.

LA COMTESSE, *souriant*.

Allons, rassurez-vous... tant de passion me touche, et je me rends.

LE COMMANDEUR, *enchanté*.

Ah !

LA BARONNE, *railleuse*.

Le moyen, en effet, de résister à un homme qui vous dit : Epousez-moi, madame, ayez confiance; ce n'est pas vous que j'aime, c'est votre château, c'est votre parc magnifique, avec ses riantes promenades, avec l'air pur qu'on y respire.

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *éclatant de rire*.

Ah ! ah ! ah !

LE COMMANDEUR, *à la comtesse*.

Ah ! permettez, permettez ! il y a plus que cela... Sans parler de votre vertu, de votre grâce, je rends à votre esprit l'hommage qu'il mérite. Vous m'avez déjà fait passer des veillées fort agréables, en me racontant vos amoureuses victoires, avec le nombre des morts et des blessés... c'est très amusant ! ça me dispense d'acheter des romans ou de nourrir, ce qui est fort cher, des gens de lettres pour me désennuyer.

LA COMTESSE.

Voulez-vous le résumé d'une conquête dont je vous donnerai les détails plus tard ?

LE COMMANDEUR, *enchanté*.

Une conquête toute fraîche?

LA COMTESSE.

Ma sœur me l'a vu commencer aux eaux d'Aix, qu'elle a quittées avant moi, il y a huit jours... C'est un cadet de Gascogne.

LA BARONNE.

Le petit chevalier de Mérac ?

LA COMTESSE.

Précisément !... Aux premières attaques, il s'est rendu.

LE COMMANDEUR.

Oh ! le poltron !

LA COMTESSE.

Quelques regards, quelques sourires...

LE COMMANDEUR.

Comment! vous n'avez pas brûlé plus de poudre que ça ?

LA COMTESSE.

Bref, il s'est exalté, passionné, au point qu'il a cherché querelle à un gentilhomme qui prétendait avoir vu plus belle que moi. Ils se sont donné rendez-vous pour le lendemain, à quelques lieues de là... Moi, je suis partie la veille... (*Souriant.*) mais je me le figure, à son retour, quand il ne me verra plus... parcourant les allées que j'ai parcourues, s'agenouillant aux places où je me suis assise ; planté comme un piquet devant la fenêtre où je lui apparaissais quelquefois ! (*Elle rit.*)

LA BARONNE.

Et tu ne plains pas ce pauvre chevalier ?

LA COMTESSE, *souriant.*

Je te l'ai dit : je venge notre sexe. Les hommes lui font assez de mal, Dieu merci !

LE COMMANDEUR.

Certes!

LA COMTESSE, *se tournant brusquement.*

Ce n'est pas pour vous que je dis ça, commandeur, vous êtes une exception... vous n'avez jamais fait pleurer les femmes.

LE COMMANDEUR.

Jamais !... ça leur gâte les yeux.

LA BARONNE.

Vous les faites plutôt rire, je crois.

LE COMMANDEUR.

Toujours !... ça leur fait montrer les dents.

LA COMTESSE.

Ah! j'aurais bien voulu que vous puissiez voir mon ardent chevalier de Mérac.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BRETONNE, *descendant du pavillon.*

BRETONNE, *vivement.*

Madame la comtesse ?...

LA COMTESSE.

Que nous veux-tu, Bretonne ?

BRETONNE.

Il y a, dans le salon, quelqu'un qui demande à parler à madame.

LA COMTESSE, *avec humeur.*

Ah ! je suis fatiguée ; qu'il revienne !

BRETONNE, *s'en allant.*

Bien, madame.

LA BARONNE.

Bretonne ?

BRETONNE, *revenant entre la comtesse et la baronne.*
Madame la baronne ?

LA BARONNE.
Toi qui as l'indiscrète habitude d'examiner les gens en détail, l'allure de ce quelqu'un ?...

BRETONNE.
Un peu gauche.

LA COMTESSE.
Sa mine ?

BRETONNE.
Modeste.

LA BARONNE.
Ses yeux ?

BRETONNE.
Vifs.

LA COMTESSE.
Sa bouche ?

BRETONNE.
Moyenne.

LA BARONNE.
Son nez ?

BRETONNE.
Fin.

LA COMTESSE.
Sa jambe ?

BRETONNE.
Grêle.

LA BARONNE.
Son pied ?

BRETONNE.
Mignon.

LA COMTESSE.
Sa taille ?

BRETONNE.
Mince.

LA BARONNE.
Son habit ?

BRETONNE.
Vert.

LA COMTESSE, *vivement.*
Tu lui diras de venir m'attendre ici dans cinq minutes.

BRETONNE, *sortant.*
Bien, madame.

LA COMTESSE, *riant, au commandeur.*
C'est lui !

LA BARONNE.
Oui, c'est bien le jeune chevalier.

Digitized by Google

LE COMMANDEUR, *riant, à la baronne.*

Mais d'après ce que dit Bretonne : Gauche, modeste, petit, grêle, mignon, mince, avec un habit vert, voilà un homme peu redoutable.

LA BARONNE.

Ne vous y fiez pas!

LA COMTESSE.

Je vais me mettre sous les armes.

LE COMMANDEUR, *se frottant les mains.*

Nous allons nous amuser.

LA BARONNE, *scrupuleuse.*

Moi, je ne suis pas des vôtres.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc? la plaisanterie sera courte; je vais renvoyer le chevalier, en lui disant tout bonnement que je me marie; car enfin, je ne puis pas garder tous mes captifs!

LE COMMANDEUR.

Certainement... il faudrait des casernes.

LA COMTESSE, *souriant.*

Quand il y en a trop, je donne des congés. Votre main, commandeur?

LE COMMANDEUR, *lui offrant la main.*

Ce petit bonhomme!... ça va être bien divertissant.

(Il entre avec la comtesse dans le pavillon du fond.)

LA BARONNE, *seule un moment remontant la scène.*

J'aurais presqu'envie de détromper ce pauvre chevalier, pour lui épargner une mystification en face; mais peut-être d'un autre côté... le voici... cela demande réflexion.

(Elle disparaît dans les arbres de droite.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, *très-ému et regardant autour de lui. Il vient de la gauche.*

AIR.

Je vais la revoir!
Mon cœur bat d'avance;
Sa douce présence
Est mon seul espoir.

Fleurs d'alentour, dont je m'enivre,
Elle a donc respiré sur vous!
Chant des oiseaux que j'aime à suivre,
Redites moi ses airs si doux!
Quel moment de crainte et d'espoir...
Mon cœur bat. . je vais la revoir!

Bosquets charmants, pleins de mystère;
Gazons fleuris, discrets sentiers,
Vous avez gardé, pour me plaire,
La trace de ses jolis pieds!
Dans un instant, celle que j'aime,
Ici viendra... bonheur suprême!

Je vais la revoir, etc.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, LA BARONNE.

LA BARONNE, *un peu préoccupée.*

Vous voilà donc, chevalier?

LE CHEVALIER, *gracieux et expansif.*

Ah! charmante baronne! c'est vous? Que je suis aise de vous trouver ici!

LA BARONNE.

Vous ne m'aviez donc pas oubliée?

LE CHEVALIER.

Est-ce que c'est possible? Et quand vous n'auriez que le titre de sœur de celle que j'aime, cela suffirait...

LA BARONNE, *à part.*

Il est bien pris! (*Haut.*) Ah ça! vous êtes donc très amoureux?

LE CHEVALIER, *naïf.*

Comme un homme qui aime pour la première fois.

LA BARONNE, *à part.*

Le début n'est pas heureux. (*Haut, feignant d'être incrédule.*) Oh! pour la première fois.

LE CHEVALIER.

C'est la vérité! Mon cœur est prompt à s'enflammer, je l'avoue; mais soit amour-propre, soit timidité, je me suis fait une loi de ne déclarer mon amour à une femme, que lorsque j'aurais des preuves du sien.

LA BARONNE, *souriant.*

Ah ça! mais vous renversez l'ordre établi.

LE CHEVALIER.

Je me connais: si j'avais étourdiment donné mon cœur et qu'on m'eut repoussé, je me serais tué, sans en vouloir d'ailleurs à celle que j'aurais aimée.

LA BARONNE.

C'est généreux!

LE CHEVALIER.

Mais non... que doit une femme qui n'a pas promis? l'amour à deux est un contrat... l'amour à un n'est rien.

LA BARONNE, *lentement et le regardant.*

Mais, dans le premier cas, si la femme manque à sa promesse?

LE CHEVALIER, *ému.*

Ne parlons pas de cela ! D'abord, ça s'est peu vu, je crois ?

LA BARONNE, *à part.*

Allons, il n'a pas d'expérience.

LE CHEVALIER, *très-ému.*

Cette pensée est effrayante ! Sait-on ce qu'on ferait !... Quoiqu'il en soit, depuis longtemps j'ai examiné toute femme qui m'a plu, en me disant : Ne serait-ce pas là celle que le ciel te destine ? (*Souriant.*) Et vous-même, madame, aux eaux d'Aix, vous avez été du nombre.

LA BARONNE, *souriant.*

Vraiment !

LE CHEVALIER.

Votre grâce, votre douceur m'ont vivement frappé, et j'ai fait partir, à votre intention, quelques ballons d'essai.

LA BARONNE, *naïvement.*

Je né les ai pas vus.

LE CHEVALIER.

Ils étaient tout petits. J'ai eu quelques prévenances pour vous.

LA BARONNE.

Je ne m'en suis pas aperçue.

LE CHEVALIER.

Elles étaient imperceptibles. Je vous ai même adressé quelquelques compliments.

LA BARONNE.

Je ne les ai pas remarqués.

LE CHEVALIER.

Ils étaient fort obscurs. (*Souriant.*) Ma foi, quand j'ai vu que je n'avais pas de chance, j'ai dit à l'amour de battre doucement en retraite, et à l'amitié de s'avancer toute seule et de se proposer.

LA BARONNE, *à part, touchée.*

C'est un excellent jeune homme.

LE CHEVALIER.

J'ai fait cela bien souvent dans ma vie. (*Avec ardeur.*) Enfin, j'ai rencontré votre sœur, et jugez de ma félicité, je n'ai pas eu besoin de m'occuper de préambules. Sa vive sympathie pour moi me les a épargnés ; alors, mon cœur, si longtemps contenu, s'est épanoui, s'est dilaté, s'est élancé vers l'objet aimé avec un emportement, une violence ! (*Lui prenant la main.*) Tenez, touchez ma main... rien que d'en parler, j'ai la fièvre !

LA BARONNE, *à part.*

Je n'ose pas le détromper.

LE CHEVALIER, *très-ému.*

Mais pardon... j'entends un bruit de pas, et, au trouble nouveau que j'éprouve... votre sœur n'est pas loin !

LA BARONNE.

Je me retire alors, et vous laisse avec elle.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, *dans un bosquet de droite,* LE COMMANDEUR, *dans un bosquet de gauche,* LA COMTESSE, *en grande toilette de ville,* LE CHEVALIER, *très-ému.*

QUATUOR.

LA COMTESSE.

Chevalier ?

LE CHEVALIER, *éperdu.*

La voici !

LA BARONNE, *à part.*

Je le plains !

LE COMMANDEUR, *à part.*

Je vais rire !

LA COMTESSE.

Vous ne me dites rien ?

LE COMMANDEUR, *à part.*

Elle a fait un muet
D'un gascon !

LE CHEVALIER, *tremblant, à la comtesse.*

Pardonnez !

LA BARONNE, *à part.*

Il tremble !

LE CHEVALIER.

Votre aspect
M'ôte la voix !

LE COMMANDEUR, *à part.*

Quel miracle complet !

LA BARONNE, *à part.*

Quel fâcheux embarras !

LA COMTESSE, *à part, fière.*

Quel glorieux empire !

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Par un regard, par un sourire,
Auprès des cœurs avoir accès,
Sans partager ce que j'inspire,
Ah ! quel bonheur et quel succès !

LE COMMANDEUR.

Voir un rival dans le délire,
Mis à la porte et pour jamais ;

Qui tout tremblant fuit et soupire
(*Il se désigne.*)
Pour un mari, quel beau succès !

LA BARONNE.

Par un regard, par un sourire,
Auprès d'un cœur avoir accès,
Sans partager ce qu'on inspire...
Ah ! loin de moi de tels succès !

LE CHEVALIER.

Remettons-nous... De ce délire,
Calmons les dangereux accès.
L'amant timide et qui soupire,
N'obtient jamais de grands succès.

LE CHEVALIER, *avec sentiment.*

Si dans mon cœur vous pouviez lire
Ce que ma voix ne saurait dire,
Vous comprendriez mon embarras.
Les amours légers et frivoles,
Sont féconds en vaines paroles ;
L'amour profond sent et ne parle pas !

LA BARONNE, *touchée, à part.*

Quelle tendresse !
Pauvre garçon !

LE COMMANDEUR, *à part.*

Quelle faiblesse !
Pauvre gascon !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Par un regard, etc.

Fin du quatuor.

LA COMTESSE.

Eh bien ! monsieur, vous n'avez pas encore triomphé de cette grande émotion?

LE COMMANDEUR, *à part.*

Cela commence on ne peut mieux !

LA BARONNE, *à part.*

Comment cela finira-t-il ?

LE CHEVALIER.

Vous m'encouragez, madame, que vous êtes bonne ! Me voilà remis de mon trouble, et maintenant je crains de trop parler.

LA COMTESSE, *avec coquetterie.*

Parlez toujours.

LE CHEVALIER.

Que vous dirai-je? depuis l'instant où vous m'avez laissé deviner vos sentiments, rien ne peut me distraire de vous ! Si je veux lire, chaque mot du livre se transforme en votre nom ;

au milieu des plaisirs, des distractions du monde, chaque bruit devient le son de votre voix, et chaque objet m'apporte votre image.

LA BARONNE, *à part.*

Noble cœur!

LE COMMANDEUR, *à part.*

Phœbus! Phœbus!

LA COMTESSE.

Vous êtes aussi trop exalté, trop impatient!

LE CHEVALIER.

Oui, j'en conviens; que voulez-vous? élevé loin de la cour, j'ignore l'art des préparations, des transitions, et peut-être en ce moment, vais-je, par excès d'amour, manquer aux convenances. (*Avec incertitude et embarras.*) Pardon... à quand le mariage?

LA COMTESSE, *feignant de n'avoir pas entendu.*

De plus, trop querelleur... et aux eaux d'Aix, ce gentilhomme qui ne me trouvait pas la plus belle...

LE CHEVALIER, *avec fermeté.*

Rassurez-vous... il ne tenait qu'à moi de le tuer, je ne l'ai pas voulu; mais il gardera le lit pendant trois mois.

LE COMMANDEUR, *sérieux, à part.*

Il se vante, il se vante... c'est un gascon! (*Il disparaît en se grattant l'oreille.*)

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi parler de cela? c'est une bagatelle... parlons bonheur! A quand le mariage?

LA BARONNE. *à part.*

Je crains trop ce qui va se passer. (*Elle disparaît.*)

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Mon mariage?

LE CHEVALIER.

Oui!

LA COMTESSE.

Dans un mois.

LE CHEVALIER.

C'est bien long.

LA COMTESSE.

C'est ce que dit lo commandeur.

LE CHEVALIER, étonné.

Le commandeur?... Ah! j'entends! un oncle, sans doute?

LA COMTESSE.

Mieux que cela.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LA COMTESSE.

Un prétendu.

LE CHEVALIER, *abasourdi.*

Votre... prétendu ?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER, *indignation croissante.*

Allons, c'est une raillerie !

LA COMTESSE.

Pas du tout.

LE CHEVALIER.

Vous l'assurez ?

LA COMTESSE.

Je vous l'assure.

LE CHEVALIER.

Vous le jurez ?

LA COMTESSE.

Je vous le jure.

LE CHEVALIER.

Ainsi, madame, vous manquez à votre promesse ?

LA COMTESSE.

Que vous ai-je promis ?

LE CHEVALIER.

Votre amour.

LA COMTESSE.

Quand ?

LE CHEVALIER.

Aux eaux d'Aix.

LA COMTESSE.

Ai-je fait les moindres aveux ?

LE CHEVALIER.

Mille.

LA COMTESSE.

Moi ?

LE CHEVALIER.

Oui, vos yeux ont parlé, oui, vos yeux ont promis !

LA COMTESSE.

Il vous a plu de leur prêter ce langage.

LE CHEVALIER.

Et vos sourires si tendres ?

LA COMTESSE.

Je souris toujours ainsi et à tout le monde.

LE CHEVALIER.

Et vos troubles en ma présence ?

LA COMTESSE.

C'était la migraine, je présume.

LE CHEVALIER, *tirant un bouquet flétri de dessous sa veste.*

La migraine!... et ce bouquet, madame, que je vous ai demandé ?

LA COMTESSE, *vivement.*

Je vous l'ai refusé.

LE CHEVALIER, *vivement.*

En le laissant tomber.

LA COMTESSE, *de même.*

Vous ai-je dit de le ramasser ?

LE CHEVALIER, *de même.*

L'avez-vous réclamé ?

LA COMTESSE.

L'auriez-vous rendu ?

LE CHEVALIER.

Jamais !

LA COMTESSE.

Alors, c'était inutile !

LE CHEVALIER, *furieux.*

Oh ! (*Il jette le bouquet avec colère.*)

LA COMTESSE.

COUPLETS.

Ah ! cessez de grâce,
D'invoquer ici
Un objet qui passe
(*Désignant le bouquet par terre.*)
Comme celui-ci ;
Fidèle peinture
D'un amour qui dure
Comme la fraîcheur
D'une fleur !
Chaque jour on donne
A mainte personne,
Sans donner son cœur,
Une fleur !

LE CHEVALIER.

Et ce baiser que vous m'avez laissé prendre?

LA COMTESSE, *jouant l'étonnement.*

Quand cela, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Un jour, qu'assise dans le jardin, vos yeux s'étaient fermés et votre livre était tombé sur vos genoux.

LA COMTESSE, *de même.*

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Je me suis approché tout tremblant, et j'ai déposé sur votre front...

LA COMTESSE, *vivement.*

Je ne m'en suis pas aperçue, je dormais !

LE CHEVALIER, *résolument.*

Non, madame, vous faisiez semblant.

LA COMTESSE.

Voilà une impertinence !

LE CHEVALIER.

A laquelle il est difficile de répondre.

LA COMTESSE, *souriant.*

Difficile ?

DEUXIÈME COUPLET.

Un baiser se donne
Par pure amitié
A toute personne ..
Ou bien par pitié ! (*Mouvement du chevalier.*)
Et quand on s'avise
D'user de surprise,
Comment refuser
Un baiser ?
Ah ! sur ma parole,
Rien de plus frivole,
Pour en abuser,
Qu'un baiser.

(*Le commandeur paraît à gauche.*)

LE CHEVALIER, *avec une fureur concentrée.*

Ainsi, madame, après m'avoir, de propos délibéré, inspiré un violent amour et fait concevoir les plus légitimes esperances, vous venez me dire froidement : J'en épouse un autre !

LE COMMANDEUR, *à part.*

Certainement !

(*La baronne paraît à droite.*)

LA COMTESSE.

Je suis libre de disposer de ma main.

LE CHEVALIER, *résolument.*

Madame la comtesse, vous avez eu un but dans votre conduite vis-à-vis de moi : ou un mariage, ou une galanterie, ou une mystification !... la mystification, je la repousse ; le mariage, vous n'en voulez pas... (*Avec éclat.*) Va donc pour une galanterie !

LE COMMANDEUR, *à part.*

Eh !

LA COMTESSE, *alarmée.*

Une galanterie ?

LA BARONNE, *à part.*

C'est fort clair, cela !

LA COMTESSE.

Quoi, monsieur, vous oseriez ?

LE CHEVALIER.

Rien ne me coûtera, madame, pour satisfaire mon ressentiment! surprises, narcotiques, escalades!

LE COMMANDEUR, *effarouché, à part.*

Escalades!

LA BARONNE, *à part.*

C'est bien fait!

LA COMTESSE, *effrayée*

Comment, chevalier, vous m'afficheriez, vous me compromettriez?

LE CHEVALIER.

Je ne peux pas vous demander raison autrement. (*Avec force.*) Ah! oui, n'est-ce pas?... sous prétexte que vous êtes femme, vous auriez le privilége de vous jouer des braves gens, de torturer les cœurs sincères!... Par là, mordieu! je veux faire un exemple terrible qui épouvante toutes les coquettes!

LA BARONNE, *à part.*

Toutes!... ça va jeter la peur dans bien des âmes!

LE CHEVALIER.

Et pour commencer, madame, il me faut un baiser. (*Il s'élance vers la comtesse.*)

LA COMTESSE, *près de se trouver mal.*

Je me meurs!

(*La baronne et le commandeur sortent de leur cachette et reçoivent la comtesse défaillante.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE CHOEUR DES DOUZE AMOUREUX *paraissant au fond.*

CHANT FINAL.

CHOEUR.

Quels fracas!
Quels débats!
Quels éclats!

LE COMMANDEUR, *au chevalier.*

C'est moi qui suis le prétendant
Au cœur, à la main de madame.

LE CHOEUR, *indigné.*

Un prétendant!

LE CHEVALIER, *au commandeur.*

Commandeur, sur mon âme,
Je ne vous en fais pas mon compliment!

LE COMMANDEUR.

Je suis à vous dans un instant.

(*La baronne et le commandeur soutiennent et emmènent la comtesse dans le pavillon du fond.*)

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, LE CHŒUR DES DOUZE AMOUREUX.

LE CHOEUR.

La perfide se marie,
Quelle indigne trahison !
Ah ! c'est une félonie
Dont il faut avoir raison !

LES QUATRE JEUNES GENS, *furieux.*

Dans mon cœur je sens la rage !

LES QUATRE ADOLESCENTS, *pleurant.*

Les pleurs vont me suffoquer...

LE CHEVALIER.

Moi, je sens tout mon courage.

LES QUATRE VIEILLARDS, *chancelant.*

Les jambes vont me manquer.

LE CHEVALIER.

Je me croyais aimé !

LES QUATRE ADOLESCENTS.

Je me croyais préféré !

LES QUATRE JEUNES GENS.

Je me croyais adoré !

LES QUATRE VIEILLARDS.

Je me croyais idolâtré !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

La perfide se marie, etc.

LE CHEVALIER.

Nous étions rivaux, je pense,
Messieurs, devenons amis.

LE CHOEUR.

Soyons amis !

LE CHEVALIER.

Pour la commune vengeance,
Ici, soyons réunis !

LE CHOEUR.

Soyons unis !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

La perfide se marie, etc.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR.

(*Suite du chant.*)

LE COMMANDEUR.

Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Vous ferez, s'il vous plaît,

Des excuses à la comtesse.

LE CHEVALIER.

Je croyais qu'elle m'en devait.

LE COMMANDEUR.

Elle ! une femme ?

LE CHEVALIER.

Une traîtresse !

Une coquette, une tigresse !

LE COMMANDEUR, *fièrement.*

Monsieur, je vous l'ai dit, je prétends à sa main.

LE CHEVALIER.

Eh bien! voici votre destin :

Si vous l'épousez,
Toujours vous m'aurez
Prêt à vos côtés ;
A vous je m'attache!
Je veux, sans quartier,
Vous humilier,
Vous mystifier
Sans aucun relâche.

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Si vous l'épousez,
Toujours vous m'aurez
Prêt à vos côtés;
A vous je m'attache!
Je veux, sans quartier,
Vous humilier,
Vous mystifier
Sans aucun relâche.

LE COMMANDEUR, *riant.*

Pour m'intimider,
Pour me détourner,
Et m'épouvanter,
Me croyant un lâche,
On veut m'alarmer,
Me persécuter,
Me mystifier
Sans aucun relâche.

LE CHEVALIER.

Renoncez à la comtesse,
Croyez-moi!

LE COMMANDEUR.

Elle a toute ma tendresse
Et ma foi!

LE CHEVALIER.

Vous bravez donc la satire
De la cour ?

LE COMMANDEUR.

Je braverais le martyre
Par amour.

LE CHEVALIER.

Avant que le destin prononce
Et mette votre âme aux abois,

Une fois, deux fois, trois fois...
Renoncez-vous? j'attends votre réponse!

LE COMMANDEUR.

Votre arme?

LE CHEVALIER, *désignant son épée.*

La voilà!

LE COMMANDEUR.

Le lieu?

LE CHEVALIER.

Tout près d'ici.

LE COMMANDEUR.

Votre heure?

LE CHEVALIER.

Sur-le-champ.

LE COMMANDEUR.

Des témoins?

LE CHEVALIER, *désignant les douze.*

Les voici!
Prenez votre demi-douzaine,
Moi, je prends l'autre, et je dégaine.
(Il tire son épée.)

LE COMMANDEUR, *dégaînant.*

Ventrebleu! je dégaine aussi!

(Les douze qui se sont partagés et se sont mis six du côté du commandeur, et six du côté du chevalier, dégaînent aussi.)

ENSEMBLE.

Duel charmant!
Cartel brillant,
Réjouissant!
Pour la coquette
C'est une fête,
Belle et complète;
Qu'amants dupés,
Amants trompés,
Aillent pour elle
Fière et cruelle!
Se pourchasser,
Se transpercer
Et trépasser!

(Ils sortent très-rapidement l'épée à la main.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

BOUDOIR.

Recherche, élégance et fraicheur partout. — Une table à gauche chargée de bouquets et de billets ouverts. — Fauteuil près de cette table. — Causeuse à droite.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, *seule, nonchalamment étendue sur le fauteuil près de la table, dans le déshabillé le plus coquet.*

RÉCITATIF.

Dieu! quel mortel ennui d'avoir tant de conquêtes!

(Désignant les billets qu'elle a parcourus et qu'elle jette avec dédain.)

S'il fallait, pour répondre à toutes ces requêtes,
Recevoir en ces lieux et l'hommage et la foi,
Et l'assommant jargon et les fades visites
De ces fous, en amour obstinés parasites,
On n'aurait pas vraiment un seul instant à soi !

(Elle se lève, et désigne, en pantomime, un amant à ses pieds.)

AIR.

A mes genoux,
Que voulez-vous ?
Légère grâce ?
Il faut, c'est dit,
Et sans dépit
Que l'on s'en passe!
Vous me pressez,
Vous menacez
De vous enfuir
Sans revenir ?...
Eh bien partez,
Si vous pouvez,
Un autre soudain vous remplace.

(*A elle-même.*)

Ah ! chassons l'amour de notre âme,
Malgré la pitié qu'on réclame.
Pour une femme
Le paradis n'est pas d'aimer.
Le paradis, c'est de charmer !

(*Elle passe de l'autre côté de la scène et désigne encore en pantomime un autre amant à ses pieds.*)

C'est encore un,
Plus importun ;
Pourquoi me suivre
D'un concurrent
Il faut vraiment
Qu'on vous délivre ?
Vous me pressez,
Vous menacez,
Pauvre martyr,
D'aller mourir ?
Eh bien, mourez,
Si vous voulez,
Un autre à mes pieds saura vivre.

(*A elle-même.*)

Le paradis n'est pas d'aimer.
Le paradis c'est de charmer !

Doux attrait de l'inconstance,
Garde bien mon indifférence !
Ne donner jamais son cœur,
Ah ! voilà le bonheur !

La coquetterie,
Charme de la vie,
Douce fantaisie,
Embellit nos jours !
Ah ! d'un sentiment tendre
Sachons bien nous défendre,
Pour régner toujours !

Doux attrait de l'inconstance, etc.

(*Elle sonne, Bretonne paraît.*)

BRETONNE.

Que veut madame ?

LA COMTESSE, *assise sur la causeuse à droite, désignant les monceaux de billets et de bouquets.*

Tiens, prends tout cela ; je te le donne pour allumer ton feu et parfumer ta chambre.

BRETONNE, *enchantée.*

Merci, madame. (*Elle remplit ses poches de billets et son tablier de bouquets.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE, *accourant, elle est très-émue.*

Ma sœur ! ma sœur !

LA COMTESSE.

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

LA BARONNE.

Un évènement terrible !

BRETONNE, *ramassant toujours bouquets et billets.*

C'est vrai, madame.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc ?

LA BARONNE.

Le commandeur que tu as envoyé signifier au chevalier de quitter le château...

LA COMTESSE.

Et que je m'étonne de ne pas voir revenir, eh bien?...

LA BARONNE.

Il s'est pris de querelle avec lui.

LA COMTESSE, *curieuse, vivement.*

Viens donc t'asseoir, là, chère baronne, et raconte-moi en détail... (*Souriant.*) ce que tu appelles un évènement terrible.

LA BARONNE, *allant s'asseoir.*

Ils se sont provoqués, se sont partagé pour témoins cette douzaine de rivaux, qui se disputent ton cœur.

LA COMTESSE, *très-vivement.*

Après, après !

LA BARONNE.

On a voulu les poursuivre, pour les arrêter; mais ils avaient pris la gondole; Bretonne les a vus traverser la rivière.

BRETONNE, *qui a ramassé bouquets et fleurs.*

J'ai failli me trouver mal.

LA COMTESSE, *à Bretonne.*

Poltronne !

LA BARONNE, *avec émotion.*

Imagine-toi qu'il s'agit d'un combat de sept contre sept !

LA COMTESSE, *souriant et se levant.*

Ceci me fait grand honneur, car cette affaire est plus considérable que celle des Horaces et des Curiaces, qui n'étaient que trois contre trois.

SCÈNE III.

LES MÊMES, puis LES DOUZE AMOUREUX.

BRETONNE, *qui est allé voir au fond.*

Ah! mon Dieu! madame, voici des blessés qui arrivent... il y en a sur tous les chemins. *(Elle sort.)*

(Les douze amoureux entrent successivement par les diverses portes dont ce boudoir d'été est percé. Ils se plaignent tous de quelques blessures.)

LE CHOEUR DES DOUZE.

ENSEMBLE, *désignant la comtesse avec colère.*

Voilà donc la cruelle,
La fière, la rebelle,
L'ingrate, l'infidèle,
Hélas, qui m'a déçu!
Que chacun, sans remise,
Lui reproche et lui dise
Ce que dans cette crise,
Pour elle il a reçu.

(La comtesse qui s'est levée pendant l'ensemble, et qui est remontée, prend les allures les plus séduisantes, et, en descendant entre la double haie des douze, elle distribue à droite et à gauche, les douze détails suivants aux amoureux qui s'épanouissent à sa vue et à sa parole, chacun se croyant le préféré.)

C'est bien... très-bien... n'ayez souci...
Cher baron... l'on vous tiendra compte...
Charmant... soignez-vous... noble comte...
Bon duc... parfait... merci... merci...

PREMIER ADOLESCENT, *à part charmé.*

Une parole!

DEUXIÈME ADOLESCENT, *de même.*

Un mot!

TROISIÈME ADOLESCENT.

Un regard!

QUATRIÈME ADOLESCENT.

Un sourire!

PREMIER JEUNE HOMME.

Un mouvement.

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Un geste.

TROISIÈME JEUNE HOMME.

Un trait.

QUATRIÈME JEUNE HOMME.

Un signe.

PREMIER VIEILLARD.

Un rien.

DEUXIÈME VIEILLARD.

Une allure.

TROISIÈME VIEILLARD.

Un seul pas.

QUATRIÈME VIEILLARD.

Un air qui vous attire.

LES DOUZE, ENSEMBLE, *à part.*

C'est un transport, c'est un délire,
Et je le sens, mon cœur est encore sien!

(*Haut, avec un entraînement amoureux, à la comtesse.*)

Quoi qu'on ait résolu,
Quoi qu'on ait entendu,
Et quoique l'on ait vu,
A vous il faut se rendre.
Contre ces yeux charmants,
Ces appas séduisants
Et ces airs engageants,
Qui pourrait se défendre!
Allons,
Aimons,
Cédons,
Servons.

(*Ils fléchissent tous le genou.*)

A vos pieds prosternés,
Nous sommes enchaînés.

LA COMTESSE, *avec indifférence.*

Mais où donc est le commandeur?

LA BARONNE, *vivement.*

Le chevalier?

PREMIER ADOLESCENT, *à la baronne.*

Il est vainqueur.

PREMIER JEUNE HOMME.

Quant au commandeur je vous jure...

PREMIER VIEILLARD.

Il est arrivé si troublé!

LA COMTESSE.

A-t-il reçu quelque blessure?

LES DOUZE.

Le pauvre homme, il en est criblé.

DEUXIÈME ADOLESCENT.

Justement le voilà.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMMANDEUR, *l'habit déchiré, la veste mal*

boutonnée; le jabot chiffonné, et ayant une forte mouche de taffetas sur chaque joue et sur le front.

RIRE GÉNÉRAL.

Le voilà, le voilà!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
La drôle de tournure!
La plaisante figure!
Ah! c'est de quoi mourir
De rire et de plaisir! etc.

LE COMMANDEUR, *aux douze.*

Messieurs, vous moquez-vous?

PREMIER VIEILLARD.

Non pas, ton sort nous touche.

LA BARONNE, *au commandeur qui a l'air très-fâché.*

Oui, commandeur, on ne rit pas de vous.
C'est que vous avez l'air...
(*Riant.*)
Hi! hi! hi!

LE COMMANDEUR, *très-fâché.*

J'ai l'air.

LA COMTESSE, *au commandant.*

L'air, entre nous,
D'avoir été dévoré par les mouches.

TOUS.

Ah! c'est de quoi mourir
De rire et de plaisir,

LA COMTESSE.

Mais racontez-nous donc l'histoire tout entière?

LE COMMANDEUR.

Et l'on ne rira pas?

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *retenant le rire.*

Au contraire.

LES DOUZE.

Au contraire.

TOUS.

Nous vous le jurons tous!

LE COMMANDEUR.

Asseyez-vous.

TOUS.

Asseyons-nous.

(*Le commandeur entre la comtesse et la baronne. — Les autres sont autour sur divers siéges.*)

LE COMMANDEUR, *debout.*

Air bouffe.

Sur le terrain, tous deux enfin, nous sommes prêts!
Mon rival insolent,
Me demande à l'instant
De renoncer à vous... Je réponds... non, jamais!
Soudain de mon habit il désigne à l'avance
Les points qu'il doit percer... je me mets en défense.
(Imitant les mouvements et les péripéties de la lutte.)
Une, deux, une, deux, une, deux,
Ah! ah! ah! ah! ah!
(Poussant un cri de touche.)
Ah!
(Désignant son habit déchiré.)
Et vous voyez le bel état,
Et vous voyez le résultat
De ce combat.
Voilà, voilà le résultat
De ce premier combat.
(Rires étouffés de tous.)
Hi! hi!

LE COMMANDEUR, *avec reproche.*

Eh!

TOUS.

Non, nous ne rions pas d'honneur,
Poursuis, poursuis, cher commandeur.

LE COMMANDEUR, *reprenant d'un ton de matamore.*

Le chevalier, en me bravant, me dit : Corbleu!
Me cédez-vous enfin
Et son cœur et sa main.
Je riposte : Non pas, morbleu, ventrebleu!
Aussitôt, de son doigt, il me marque au visage,
Trois points à moucheter... cela me met en rage.
Une, deux, une, deux, une deux!
Ah! ah! ah! ah! ah!
(Poussant un cri de touche.)
Ah!
(Désignant les mouches de taffetas qu'il a sur le visage.)
Et vous voyez le bel état,
Et vous voyez le résultat
De ce combat.
Voilà, voilà le résultat
De cet autre combat.
(Rire contenu.)
Hi! hi! hi!

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Eh !

TOUS.

Nous ne rions pas d'honneur!
Poursuis, poursuis, cher commandeur.

LE COMMANDEUR.

Le chevalier menace et parle avec fureur,
Moi, je réponds alors d'un ton moqueur :
Vous croyez m'intimider,
Vous croyez m'épouvanter!
Il faut vous désabuser.
En garde, allons, recommençons,
Voyons, finissons !
Alors, dit-il, je vous crève un œil,
Quel sort sera le vôtre ?
— Rien qu'un ! ça m'est égal... — Quittez ce fol orgueil,
Car un instant après, je dois vous crever l'autre.
Diable !

(*Un moment de silence au milieu d'un rire sourd et contenu.*)

LE COMMANDEUR, *à la comtesse.*

J'ai pensé, dans cette affaire,
Qu'un aveugle ne peut plaire,
Et que malgré tous ses soins
Un borgne plaît encore moins.
Et j'ai juré de renoncer à vous,
Oui, malgré mes transports jaloux
Il me faut renoncer à vous.

Fin de l'air.

LA COMTESSE, *au commandeur avec malice.*

C'est être fort prudent,
Je vous fais compliment.

LES DOUZE, *au commandeur.*

Ainsi, c'est convenu,
Votre tendresse
Renonce à la comtesse ?

LE COMMANDEUR.

C'est entendu.

LA COMTESSE, *aux douze.*

Allez donc au plus vite
Réparer ce désordre-là,
Et puis la paix se signera
Dans un dîner où tous je vous invite.

REPRISE *par les douze.*

Quoi qu'on ait résolu,
Quoi qu'on ait entendu,
Et quoi que l'on ait vu,

A vous, il faut se rendre !
Contre ces yeux charmants
Ces appas séduisants,
Et ces airs engageants,
Qui pourrait se défendre ?
Allons,
Aimons,
Cédons,
Servons,
A vos pieds prosternés
Nous sommes enchaînés !

(Sortie du chœur.)

(Au commencement de la reprise de ce dernier chœur, le commandeur a disparu un moment par la gauche et reparaît ayant changé de costume, un peu avant la sortie des douze amoureux.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE COMMANDEUR, LA BARONNE.

LA COMTESSE.

Ainsi, commandeur, vous voilà contraint de renoncer...

LE COMMANDEUR.

Que voulez-vous je faisais de notre mariage une liaison d'élégance et de douceur ; un commerce d'esprit, une affaire de tranquillité... et voilà ce petit malappris qui m'a menacé d'abord, si je vous épousais de venir faire du bruit sous mes fenêtres.

LA COMTESSE, *souriant.*

C'est d'une inconvenance !...

LE COMMANDEUR, *vers la cantonnade.*

Fais la cour à ma femme, drôle ! on te l'accorde ; mais laisse-moi la paix ; mais laisse-moi dormir.

LA BARONNE, *souriant.*

C'est bien le moins.

LE COMMANDEUR, *à la comtesse.*

D'ailleurs, la première condition pour être heureux, c'est de vivre et il n'y a pas moyen avec un petit bonhomme comme celui-là qui touche tout ce qu'il vise.

LA COMTESSE, *désignant le commandeur.*

Cela se voit.

LE COMMANDEUR, *se touchant le ventre.*

Oh ! mon Dieu ! il n'avait qu'à désigner le centre et j'étais percé d'outre en outre.

LA BARONNE.

Heureusement, il n'y a pas songé.

LE COMMANDEUR, *avec dédain.*

Du reste, il m'a blessé avec une maladresse ! pas de règle, pas de méthode ! un décousu pitoyable ! on ne se battait pas ainsi de mon temps... quand je dis de mon temps, hier ou avant-hier. On y mettait de la courtoisie, de la grâce, de l'enjouement. Mais aujourd'hui, ça fait pitié ! un petit diable qui se jette sur moi comme un ouragan !

LA COMTESSE.

Adieu donc, avec notre mariage, notre projet d'habiter ensemble cette magnifique terre...

LA BARONNE, *moqueuse.*

Où vous vous portez si bien.

LA COMTESSE.

Il faudra plaider.

LE COMMANDEUR, *avec une prétention de finesse.*

Du tout, il y a un moyen de ne pas nous séparer. J'ai mon dessein.

LA COMTESSE.

Ah !

LA BARONNE.

Voyons.

TRIO.

LE COMMANDEUR.

Nous pouvons arranger l'affaire.

LA COMTESSE.

Mais, pour cela, que faut-il faire ?

LA BARONNE.

Je ne vois pas d'expédient.

LE COMMANDEUR, *avec galanterie.*

Votre mérite est différent,
Ainsi que votre caractère,
Mais vous avez également,
A mes yeux, ce qu'il faut pour plaire.

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *à part, en souriant.*

C'est notre domaine enchanté,
Si favorable à sa santé.

LE COMMANDEUR, *à la baronne.*

Vous êtes douce, aimable et bonne
Et vous charmez par la simplicité.
(*A la comtesse.*)
Vous êtes fière et dans votre personne,
On voit régner noblesse et dignité.

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *à part, en souriant.*

Et puis ce domaine enchanté
Si favorable à sa santé.

LE COMMANDEUR, *à la comtesse.*

Vous, ainsi que la rose,
En plein soleil éclose,
Vous cherchez le regard.

(A la baronne.)

Comme la violette,
Modeste en sa cachette,
On vous voit par hasard.

ENSEMBLE.

LE COMMANDEUR, *avec fatuité.*

On est galant,
On est charmant.
Et par l'esprit
On rajeunit.
D'un madrigal
Original,
Je ne suis pas sorti trop mal.

LA BARONNE ET LA COMTESSE.

Il est galant,
Il est charmant,
Et son esprit
Le rajeunit.
D'un madrigal
Original
Il ne s'est pas tiré trop mal.

LA COMTESSE, *au commandeur.*

Mais enfin...

LA BARONNE, *de même.*

Ce dessein ?

LE COMMANDEUR, *qui a témoigné, à part lui, qu'il a trouvé une autre gentillesse.*

(A la baronne.)

Vous chantez mieux que la fauvette
En si bémol.

(A la comtesse.)

Et votre voix est la défaite
Du rossignol !

LA BARONNE, *le faisant tourner vers elle et lui désignant le parc.*

Oui, mais vous aimez le bocage
Où nous chantons...

LA COMTESSE, *le faisant tourner vers elle.*

Bien plus encore que le ramage
De nos chansons.

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Enfin, vous le savez, dès longtemps je professe,
Ici, pour toutes deux, une égale tendresse.

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *ensemble*.

Eh bien ?

LE COMMANDEUR.

Vous devinez mon projet.

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *ensemble*.

Nullement.

LE COMMANDEUR.

Si vraiment !
Pour rester tous les trois ensemble,
(*A la comtesse.*)
Puisqu'on empêche notre hymen...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LA BARONNE.

Eh bien ?

LE COMMANDEUR, *à la comtesse*.

Je n'aurais, il me semble...

LA COMTESSE.

Vous n'auriez...

LE COMMANDEUR.

Je n'aurais...
(*Se tournant galamment vers la baronne.*)
Qu'à changer de main.

LA BARONNE, *riant*.

Ah ! c'est heureux !

LA COMTESSE, *riant*.

Oui, c'est parfait.

LE COMMANDEUR.

Vous comprenez : pour mon projet,
Elle ou bien vous, c'est en effet...

LA COMTESSE ET LA BARONNE, *riant*.

C'est bonnet blanc...

LE COMMANDEUR, *riant*.

Ou blanc bonnet.

ENSEMBLE.

LA BARONNE, LA COMTESSE.

Ah ! c'est piquant !
L'expédient

LE COMMANDEUR, *avec fatuité*.

Ah ! c'est charmant !
C'est ravissant !

Est franchement	Et de mon plan
Très amusant...	Je suis content.
D'un embarras	D'un embarras !
Brusque et fatal	Brusque et fatal
Il ne s'est pas	Je ne suis pas
Tiré trop mal.	Sorti trop mal.

Fin du trio.

LE COMMANDEUR, *à la baronne.*

Ainsi, noble baronne, voilà qui est convenu, vous aurez la bonté d'être ma femme, n'est-il pas vrai ?

LA BARONNE.

Pardon, c'est aller un peu vite.

LE COMMANDEUR.

Je ne me porte bien qu'ici, vous le savez, et...

LA COMTESSE, *railleuse.*

Allons, ma sœur, laisse-toi toucher, c'est en effet une belle santé à conserver.

LA BARONNE.

Cela demande réflexion.

LE COMMANDEUR.

Que diable, je ne suis pas gênant moi ! qu'est-ce que je vous demande ? un titre, rien de plus, n'ayez pas peur, l'union des esprits, le commerce des âmes, comme dit je ne sais plus qui, dans je ne sais plus quoi.

LA BARONNE.

Nous verrons, je ne m'engage pas.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Elle m'épousera.

LA BARONNE, *à la comtesse.*

Quant à toi, comtesse, quel parti vas-tu prendre relativement au chevalier ?

LA COMTESSE, *préoccupée.*

Ma position est très-difficile.

LA BARONNE.

Il t'a menacée de mille avanies, si tu lui refuses ta main.

LE COMMANDEUR.

Et il est capable de tenir parole ! Epousez-le, pour vous en débarrasser.

LA COMTESSE.

C'est que le chevalier n'est pas, comme vous, commandeur, un mari sans conséquence.

LE COMMANDEUR.

Vous dites ?...

LA COMTESSE.

Une fois sa femme, il me faudrait renoncer à plaire à d'autres, et me résigner à n'avoir d'empire que sur lui.

LA BARONNE.

C'est raisonnable.

LA COMTESSE.

Mais humiliant pour moi, quand je règne au loin et au large, et que je puis dire, comme un roi d'Espagne, que le soleil ne se couche pas sur mes états !

LE COMMANDEUR.

Oh ! mon Dieu ! quand il s'y coucherait, où serait le mal ?

LA BARONNE.

Et puis, les petits états sont plus faciles à gouverner que les grands.

LE COMMANDEUR, *à la comtesse.*

D'ailleurs, vous êtes forcée, car, si vous ne l'épousez pas, il viendra nuit et jour faire du tintamarre au château... troubler notre sommeil, notre digestion et votre existence particulièrement ne sera pas tenable. Vous craindrez de vous promener dans le parc, de peur d'un enlèvement; vous n'oserez pas reposer dans votre chambre, de peur d'une escalade, et vous redouterez de toucher à vos aliments, de peur d'un narcotique.

LA COMTESSE, *alarmée.*

Oui, oui, comme vous dites, ce ne serait pas vivre. Eh bien ! vois-le, baronne, dis-lui qu'il me doit des excuses pour la scène violente de ce matin, et laisse-lui espérer que plus tard, à force de prévenances et de dévouement, il pourra obtenir ma main... (*Soupirant.*) et trouver à la place de cette fière coquette, une femme... (*Avec effort.*) simple, douce, bonne, et ne désirant que l'amour de son mari ! (*Elle soupire plus fort.*)

LE COMMANDEUR.

C'est bien difficile, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE, *soupirant.*

Ah ! commandeur ! commandeur ! j'aurais mieux aimé que ce fût vous.

LE COMMANDEUR.

Vous me flattez ! (*A part.*) Moi, ça m'est égal, la comtesse ou la baronne, pourvu que je ne quitte pas le château et que ma santé...

LA COMTESSE.

Eh bien ! commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Me voilà, belle dame... je suis à vos ordres ! (*Il sort avec la comtesse.*)

SCÈNE VI.

LA BARONNE.

Ma foi ! je ne plains pas la comtesse d'épouser le chevalier... il me plaît à moi ! C'est un homme de cœur, très-capable d'ho-

norer, de protéger sa femme. (*Après un silence.*) Comme il va être heureux quand je lui dirai... mais allons doucement! Avec son caractère exalté, si je lui annonçais brusquement cette bonne nouvelle, si je lui répétais sans préparation ce que vient de dire ma sœur : (*Lentement et bien articulé.*) Qu'à la place de cette fière coquette, il trouvera une femme douce, simple, bonne et ne désirant que l'amour de son mari, ce pauvre chevalier serait capable de mourir de joie. (*Le chevalier paraît.*) Le voici.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Arrivez donc, chevalier, que l'on vous complimente sur votre éclatante victoire.

LE CHEVALIER.

Ah! madame, ce n'est pas cette victoire-là que j'aurais ambitionnée!

LA BARONNE.

Elle vous fait honneur cependant, et je vous félicite d'avoir généreusement épargné les jours du commandeur.

LE CHEVALIER.

Le commandeur est un galant homme! et si je l'ai provoqué, ce n'est pas en haine de lui... (*Avec colère.*) mais pour condamner la comtesse à l'isolement... car à chaque prétendant nouveau, je serai là, l'épée à la main, pour lui crier : On ne passe pas!

LA BARONNE.

Il n'y a donc aucun moyen d'éteindre en vous ce désir de vengeance?

LE CHEVALIER, *avec colère.*

Aucun, et je proteste!..,

LA BARONNE, *avec un sourire caressant.*

Ne vous emportez pas, je vous en prie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle est bonne, elle me plaint et ce n'est pas elle qui aurait manqué à sa parole!

LA BARONNE.

Dites-moi, chevalier, seriez-vous disposé à m'être agréable?

LE CHEVALIER, *vivement.*

Que faut-il faire, madame?

LA BARONNE.

Renoncer à votre haine pour la comtesse.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Quand elle m'a indignement joué, quand elle m'a ravi toutes mes illusions! car désormais à qui me fier? oh! j'en pleure de rage!

LA BARONNE, *avec douceur.*

Allons, voyons, calmez-vous.

DUETTO.

LE CHEVALIER.

Hélas! croyez donc aux serments d'amour!
Vous trouvez bientôt le parjure.
De cette cruelle blessure,
Faudra-t-il souffrir sans retour ?
Ah ! mon beau songe
Était mensonge.
Doux projet !
Vain regret!
Quel parjure!
Mais je jure...

LA BARONNE, *caressante.*

Ne jurez pas ;
Parlez plus bas,
Sans colère !
Le bien qu'on espère,
Doucement
Nous vient en dormant.

LE CHEVALIER.

Ah ! vous plaignez mon pauvre cœur,
Hélas ! pour moi plus de bonheur!

LA BARONNE. *à part.*

J'en ai pitié, ma foi!
Il est tout en émoi.
Rien ne me touche tant,
Que les pleurs d'un amant.
Mais je sais bien
Un sûr moyen
De mettre fin
A son chagrin.

LE CHEVALIER.

Pourquoi dans ses yeux, mon cœur éperdu
N'a-t-il vu son âme traîtresse!
(*A part.*) Peut-être à ma vive tendresse,
Une autre aurait mieux répondu !
Plus d'espérance
Dans ma souffrance!
Vains projets!
Je la hais!
Quel parjure!
Mais je jure...

LA BARONNE.

Ne jurez pas ;
Parlez plus bas,
Sans colère!
Le bien qu'on espère,
Doucement
Nous vient en dormant.

ENSEMBLE.

LA BARONNE.

Sans colère!
Le bien qu'on espère,
Doucement
Nous vient en dormant.

LE CHEVALIER.

Peine amère!
Mon cœur désespère.
Quel tourment!
Pour un tendre amant!

Fin du duetto.

LA BARONNE.

Et maintenant, chevalier, voulez-vous m'accorder un peu de calme et d'attention?

LE CHEVALIER.

Je vous écoute, madame.

LA BARONNE.

Que diriez-vous, si l'on songeait à vous dédommager?

LE CHEVALIER.

Plait-il?

LA BARONNE.

Si on voulait vous faire oublier une conduite qui vous a si fort irrité?

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous, baronne?

LA BARONNE.

Enfin... (*A part.*) Tâchons de bien me rappeler les paroles de la comtesse.

LE CHEVALIER, *avec curiosité.*

Enfin?...

LA BARONNE.

Enfin... si à la place de cette fière coquette...

LE CHEVALIER.

Dites féroce, dites atroce!

LA BARONNE, *souriant.*

De cette féroce et atroce coquette, vous trouviez une femme tout autre : simple, douce, bonne, et ne désirant que l'amour de son mari?

LE CHEVALIER, *transporté de joie.*

Que dites-vous ?

LA BARONNE.

La vérité.

LE CHEVALIER, *enivré.*

Ah ! j'ai peine à croire à tant de bonheur et j'ai besoin que vous me répétiez...

LA BARONNE, *souriant.*

Oui, on veut vous dédommager : mais à condition que vous vous corrigerez d'abord de ces extrêmes violences.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Oh ! oui, je me corrigerai, je deviendrai doux comme un agneau. (*La regardant avec attention.*) Mais, n'est-ce pas encore ici un manége de coquetterie?

LA BARONNE.

Non, c'est très-sincère.

LE CHEVALIER, *contemplant la baronne.*

En effet, cette jolie bouche ne saurait mentir. (*Avec explosion et tombant à ses pieds.*) Mais pourquoi ne m'avoir pas rendu heureux plutôt ?

LA BARONNE, *étonnée.*

Vous dites ?...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Pourquoi aux eaux d'Aix, lorsque je vous adressais de timides hommages...

LA BARONNE, *commençant à comprendre.*

Eh ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi m'avoir caché les sentiments que vous exprimez aujourd'hui ? (*Il se relève.*)

LA BARONNE.

Quoi !... vous !...

LE CHEVALIER, *avec impétuosité le reste de la scène.*

Mais qu'importe après tout ! au diable le passé ! je suis tout au présent !

LA BARONNE.

Entendons-nous, je...

LE CHEVALIER.

Merci ! mille fois merci !...

LA BARONNE.

Mais...

LE CHEVALIER.

Ah ! croyez-le bien: vous ne vous repentirez pas de votre sympathie ! et vous aurez en moi un mari qui saura vous défendre envers et contre tous !

LA BARONNE.

Modérez-vous de grâce et...

LE CHEVALIER.

Vous me trouvez toujours trop exalté ?... et encore, je me retiens... que voulez-vous ? la joie m'étoufferait, si je ne lui donnais pas une issue !

LA BARONNE.

Permettez, chevalier...

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est bien vous qui m'étiez destinée; car c'est à vous que mon cœur s'est adressé d'abord. Vous avez fait semblant, aux eaux d'Aix, de ne pas m'entendre, mais vous m'aviez compris !

LA BARONNE.

C'est-à-dire...

LE CHEVALIER.

Vous m'aviez deviné ! oh ! maintenant que j'aime votre sœur de m'avoir repoussé ! elle m'a renvoyé à mon adresse, à mon amour, à mon bonheur !

LA BARONNE.

Chevalier, il faudrait...

LE CHEVALIER, *vivement.*

Je vous comprends : il faudrait réparer le temps perdu, hâter notre union ? eh bien, je vais faire porter ici mes bagages.

LA BARONNE, *vivement.*

Comment, ses bagages !

LE CHEVALIER.

Que j'ai laissés dans l'hôtellerie voisine et je reviens à l'instant ! *(Il lui prend les mains, les baise avec transport et se précipite vers le fond où il rencontre le commandeur qu'il culbute.)*

LE COMMANDEUR.

Prenez-donc garde !

LE CHEVALIER.

Ne vous dérangez pas, commandeur... je suis le plus heureux des hommes; je ne vous en veux plus ! *(Il disparaît.)*

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, *qui rève*, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *arrangeant sa toilette.*

Il ne m'en veut plus ? de quoi m'en voudrait-il ? diable de petit bonhomme... Baronne ?

LA BARONNE, *rêvant et souriant à elle-même.*

Et moi qui me disais que le chevalier me plairait.

LE COMMANDEUR.

Baronne ?

LA BARONNE, *de même.*

Il paraît que je lui plais aussi.

LE COMMANDEUR, *plus haut et s'avançant.*

Vous rêvez, baronne?

LA BARONNE, *se retournant.*

En effet, je pensais...

LE COMMANDEUR, *vivement.*

A ma proposition de tout-à-l'heure sans doute.

LA BARONNE.

Non, je l'avais oubliée.

LE COMMANDEUR.

Je vais vous la rappeler.

LA BARONNE.

A quoi bon?

LE COMMANDEUR.

Je vous disais...

LA BARONNE.

C'est inutile.

LE COMMANDEUR.

Permettez...

LA BARONNE.

N'en parlons plus.

LE COMMANDEUR.

Vous vous moquez.

LA BARONNE.

C'est très-sérieux.

LE COMMANDEUR.

Vous refusez ma main?

LA BARONNE.

Il le faut.

LE COMMANDEUR.

Alors, je suis un homme perdu!

LA BARONNE.

Vous le seriez bien plus, si j'acceptais.

LE COMMANDEUR.

Oh! non, ce n'est pas là votre dernier mot. Vous, si aimable, si compatissante, vous ne repousserez pas la passion profonde que vous m'inspirez.

LA BARONNE, *riant.*

Oh! profonde!

LE COMMANDEUR.

Oui, puisqu'il s'agit de mon bonheur, de ma... santé...

LA BARONNE.

Laissez-moi alors vous expliquer pourquoi.

LE COMMANDEUR, *très rapidement.*

Point d'explication, l'amour n'en admet pas. Je vous aime! je vous adore! tout me séduit en vous et quand je songe à la distinction de vos manières, à la finesse de votre esprit, à la

la bonté de votre cœur; quand je pense au charme inexprimable d'habiter avec vous ce château, ce parc dont l'air est si pur, les eaux si salutaires, la température si bienfaisante ! quand je me rappelle qu'il n'y a pas un seul invalide dans le pays, et qu'on y compte plusieurs centenaires, mon amour s'exalte !

LA BARONNE, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah !

LE COMMANDEUR.

Vous riez, mon juge rit ! j'ai réussi.

LA BARONNE.

A me faire rire, voilà tout et je m'en vais, pour ne pas éclater. (*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

LE COMMANDEUR, *la retenant et tombant à ses pieds.*

Ah ! ne me quittez pas ainsi, sans me laisser au moins une espérance. Ayez pitié de ce cœur aimant! ménagez ma sensibilité.

LA BARONNE.

Mais c'est pour vous ménager que je me retire, car si l'on vous surprenait ! si l'on vous entendait!...

LE COMMANDEUR, *lui prenant la main.*

Ah ! je vous en conjure ! il y va de ma vie !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

FINAL.

LE CHEVALIER, *voyant le commandeur aux pieds de la baronne.*

Que vois-je ?

LE COMMANDEUR, *se relevant.*

Ah! chevalier, parlez en ma faveur !
Dites à la baronne...

LE CHEVALIER.

En garde, commandeur!

LE COMMANDEUR, *stupéfait.*

Plait-il ?

LE CHEVALIER.

Et cette fois je m'y prendrai de sorte,
Qu'aux Quinze-Vingt tout droit on vous transporte.

LE COMMANDEUR.

Mais vous vous abusez ! voyez donc, chevalier !
(*Faisant tourner la baronne qui s'était détournée pour cacher son envie de rire.*)
C'est la baronne et non pas la comtesse !
Ainsi...
(*Il va vers la baronne pour se remettre à ses pieds.*)

LE CHEVALIER.

Défendez-vous, car elle a ma tendresse,

Et nous allons nous marier.

LE COMMANDEUR, *à la baronne.*

Vous marier !

LA BARONNE, *retenant son rire.*

Il le veut !

LE COMMANDEUR.

Je réclame !

LE CHEVALIER.

Point de bruit !

LE COMMANDEUR.

Permettez, il me faut une femme !

LA BARONNE, *riant, à part.*

Je meurs de rire,

LE CHEVALIER, *indiquant l'extérieur.*

Allons !

LE COMMANDEUR.

Mais je dois.

LE CHEVALIER.

Il suffit !

SCÈNE X.

LES MÊMES, LES DOUZE AMOUREUX.

LES DOUZE.

Quel est donc tout ce bruit ?

LE CHEVALIER.

C'est ce commandeur téméraire
Qui de nouveau provoque ma colère.

LE COMMANDEUR, *aux douze.*

Je vais vous expliquer l'affaire !

LE CHEVALIER.

Pas d'explication ici !
Prenez votre demi-douzaine,
Moi, je prends l'autre, et je dégaîne,

LE COMMANDEUR *furieux.*

Ventrebleu ! je dégaîne aussi!

(*Le chevalier, le commandeur et les douze tirent leurs épées, et se mettent en garde par couples.*)

LES DOUZE, LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR,

Duel brillant !
Allons-y gaîment,
O la belle fête !
C'est piquant,
Oui, c'est ravissant!
Ah ! vraiment,
C'est palpitant.

De la beauté
Qui m'a transporté
Je veux la conquête.
Quel bonheur!
Surtout quel honneur
D'être ici vainqueur!
(Le chevalier prend le commandeur par la main et veut l'entraîner.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA COMTESSE, *un bouquet à la main.*

LA COMTESSE.

Arrêtez! pourquoi tant de fureur!
Pour mettre fin à votre lutte,
Cette main que l'on se dispute...
(Au chevalier, lui offrant la main.)
La voici.

LE CHEVALIER, *ironique.*

C'est bien de l'honneur.
(Prenant la main de la baronne.)
Je tiens la main qui fera mon bonheur.

LA COMTESSE, *piquée et confuse.*

Comment?

LE CHEVALIER.

J'épouse votre sœur,
Après avoir tué le commandeur.
(Parlé.) Marchons.

LE COMMANDEUR.

Adieu, comtesse ; adieu, baronne!
Car je n'épouse plus personne!

LA COMTESSE, *retenant le commandeur.*

Permettez... j'ai commis une erreur
Au milieu de ce grand tumulte.
(Au chevalier qui la nargue, en souriant.)
Ne riez pas de votre insulte ;
Car je voulais offrir ma main au commandeur.
(Elle tend la main au commandeur).

LE COMMANDEUR, *enchanté.*

J'accepte...

LES DOUZE.

Trahison nouvelle!

LE COMMANDEUR, *ravi.*

J'accepte avec félicité!
(Au chevalier.)
Notre duel est évité.
Soyons amis, c'est arrêté.

LES DOUZE.

Non, non, reprenons la querelle ;
Car c'est à moi
Qu'elle a donné sa foi !

LE COMMANDEUR, *exaspéré.*

Mais vous ne pouvez pas l'épouser tous les douze !

LES DOUZE.

Nous voulons que jamais personne ne l'épouse !
Ainsi de notre amour guéris,
Pour éloigner tous les maris,
Près d'elle faisons sentinelle ;
Soyons geôliers de l'infidèle !

LA COMTESSE, *railleuse.*

Quoi! mes geôliers ?

LES DOUZE.

Oui, vos geôliers !

LA COMTESSE, *jetant son bouquet sur lequel se précipitent les douze et dont chacun prend une fleur qu'il met à la boutonniere.*

Voilà tous mes geôliers
Qui sont mes prisonniers.

RONDEAU.

Vous avez beau dire,
Amants révoltés,
Il vous faut souscrire
A mes volontés.

(A part.)

Pour que l'on m'adore,
En réalité,
Ah ! gardons encore
Toute ma fierté !

LES DOUZE, *désignant la comtesse avec amour.*

Ses attraits sont toujours vainqueurs.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR, *ensemble.*

Ils ont beau se défendre !

LES DOUZE.

Elle règne sur tous les cœurs.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR. *ensemble.*

Il faut, il faut se rendre !

LA COMTESSE, *au public avec malice.*

A quoi bon tout ce bruit?
Et ce plaisant dépit?
Un seul mot... tout est dit,

Et je reprends l'empire.
Je ris de leurs fureurs.
Pour enchaîner leurs cœurs,
Une chaîne de fleurs
Au besoin, peut suffire.

LES DOUZE, *à part, désignant les fleurs qu'ils tiennent.*

Avec ces fleurs, espoir !

LA COMTESSE, *à part, désignant le commandeur.*

Près de lui, liberté !

LA BARONNE, ET LE CHEVALIER.

Entre nous deux bonheur !

LE COMMANDEUR, *à part.*

Ici, pour moi, santé !

CHOEUR GÉNÉRAL.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE COMMANDEUR.

ENSEMBLE.

Vous avez beau dire,
Amants révoltés,
Il vous faut souscrire
A mes/ses } volontés
Et pour q'on l'/m' } adore
En réalité,
Ah ! gardons / Elle garde } encore
Toute sa/ma } fierté !

LES DOUZE.

Nous avons beau dire,
Amants révoltés,
il nous faut souscrire
A ses volontés.
Et pour qu'on l'adore
En réalité,
Elle le garde encore
Toute sa fierté.

FIN.

N.o d' invent: ~~270~~ 31261

Clermont (Oise). — Imp. A. DAIX, rue de Condé, 58.

11262

LA
DAME AUX TROIS COULEURS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

PAR

MM. Charles DESNOYER et Charles RAYMOND.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 18 juin 1851.



PERSONNAGES.

HENRIETTE DE VERGENNES (22 ans).........	Mlle BRASSINE.
LÉON DE VERGENNES, son neveu, même âge que sa tante......................................	MM. ARMAND.
ALBERT DE LESPAR, futur d'Henriette au premier acte, et plus tard son mari (32 ans)............	DUPUIS.
ANTONIN DE MAREUILLES, ami d'Albert et de Léon, diplomate (32 ans).....................	GEOFFROY.
DEUX LAQUAIS, UNE FEMME DE CHAMBRE.	

La scène se passe à Paris.

N. B. S'adresser pour la musique à la bibliothèque du Gymnase.

PARIS
D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
18, RUE GUÉNÉGAUD.

82518

LA

DAME AUX TROIS COULEURS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

ACTE I.

(Le théâtre représente un salon élégant chez Mme de Vergennes, mère d'Henriette et grand'mère de Léon. — Porte au fond. — Portes latérales. — Une fenêtre à l'angle gauche ; une cheminée à l'angle droit. — Une table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, UN DOMESTIQUE.

LÉON, *entrant.*

Mme et Mlle de Vergennes ?

LE DOMESTIQUE.

Ces dames ne sont pas visibles.

LÉON.

Pour moi !... Je vois que vous ne me connaissez pas, et que vous êtes depuis peu de temps au service de la maison. — Tenez, voici ma carte.

LE DOMESTIQUE, *après avoir lu.*

M. Léon de Vergennes !... Ah ! c'est différent ; pardonnez-moi, monsieur... madame votre grand'mère et mademoiselle votre tante sont encore à table.

LÉON, *faisant un pas vers le fond.*

Seules ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur... un grand dîner... (*Léon s'arrête.*) qui doit être suivi d'une réunion plus nombreuse encore... on dansera.

LÉON.

Un bal ! à merveille !... j'arrive bien... Je me délasserai des fatigues de mon voyage en polkant avec ma tante.

Digitized by Google

LE DOMESTIQUE.

Alors, monsieur, je vais prévenir ces dames...

LÉON.

Non pas, gardez-vous-en bien!... l'émotion, la surprise... elles seraient capables de quitter pour moi leurs convives, et je ne le veux pas... Ne dérangeons personne... Vous ne leur parlerez de moi qu'à l'instant où elles se lèveront de table.

(*Le domestique sort à gauche.*)

SCÈNE II.

LÉON, *seul.*

Enfin, je vais les revoir!... après dix-huit mois d'absence je vais les revoir!... madame ma grand'mère, mademoiselle ma tante!... La première, dont je suis tant aimé!... et l'autre que j'aime tant!... Elle est si belle!... Une tante du même âge que son neveu, et qui lui ordonne de l'aimer comme un fils!... Oh! jamais! jamais! Je ne veux plus être timide! mes aveux ne s'arrêteront plus sur mes lèvres; j'aurai du courage, de l'audace, et je lui dirai...

AIR : *J'aime!* (M. Pantalon.)

J'aime!
J'aime!
A vous je pense nuit et jour!
J'aime!
J'aime!
Il faut m'aimer à votre tour.
J'aime!
J'aime!
J'ose, bonheur suprême!
J'ose enfin vous dire mon amour.

(*Parlant.*) Car, voyez-vous, ma tante, c'est avec passion, avec délire que je vous aime... et, je l'espère... avant peu... Il est avec le Ciel des accommodements, il en est aussi avec le Code civil... il doit y avoir un article qui me permette d'épouser ma tante et de lui dire :

Reprise du morceau.

J'aime!
J'aime!
Je le dis à vous-même,
Et je puis, à mon tour,
Espérer votre amour.

Voilà ce que je lui dirai!...

HENRIETTE, *en dehors, à gauche.*

Où est-il? où est-il, ce cher Léon!...

LÉON, *regardant avec effroi.*

Ah! mon Dieu! c'est elle! Je crois que je ne lui dirai rien du tout.

SCÈNE III.

LÉON, HENRIETTE.

HENRIETTE, *en toilette de bal et tenant une carte à la main.*

Mon ami... mon neveu... mon fils!

LÉON, *à lui-même.*

Son fils!... allons, bon!

HENRIETTE.

Eh bien! qu'as-tu donc?... Tu ne m'embrasses pas!... Est-ce que je te fais peur?

LÉON.

Non, madame... c'est-à-dire... mademoiselle... c'est-à-dire...

HENRIETTE.

Ma tante, ou, si tu l'aimes mieux, ma mère.

LÉON.

Oh! non.

HENRIETTE.

Enfin, embrasse-moi toujours... (*Léon l'embrasse.*) et appelle-moi comme tu voudras...

LÉON.

Eh bien! ma chère... Henriette...

HENRIETTE.

A la bonne heure!... Je suis venue en courant dès que j'ai appris ton retour!... J'ai si peu de temps à moi!

LÉON.

En effet, une fête!

HENRIETTE.

Oui, c'est cela... une fête dont je te dirai le motif.

LÉON.

Le motif?

HENRIETTE.

Plus tard!... jusqu'à présent je n'en ai pas le droit.

LÉON.

Comment?

HENRIETTE.

Il faut que je parle d'abord à M. de Saint-Vallier... tu sais, le chef de notre famille.

LÉON.

Il est ici?

HENRIETTE.

Je le crois bien... Il doit m'attendre à présent dans ce salon... (*Elle montre une porte à droite.*) Je le prends pour conseil et pour arbitre dans toutes les actions de ma vie. — Les grands

parents... c'est trop juste!... J'aurai ce privilége-là avec vous, monsieur... J'exigerai que tu viennes me confier, entends-tu? tous tes projets, toutes tes espérances d'avenir.

LÉON.

Je le veux bien.

HENRIETTE.

Enfin, je ne me croirai quitte envers mon pauvre frère, qu'en voyant son fils tout à fait heureux.

LÉON.

Tout à fait heureux!... Ce soin-là vous... te regarde, en effet, ma chère Henriette, et, dès ce moment, je puis te dire...

HENRIETTE.

Plus tard... Et M. de Saint-Vallier qui m'attend!...

LÉON.

Déjà!

HENRIETTE.

Tiens! je t'écouterai, Léon, et je pourrai te confier mon secret, en dansant avec toi la seconde polka.

LÉON.

Pourquoi pas la première?

HENRIETTE.

Elle est promise... à l'un de tes amis, M. Albert de Lespar.

LÉON.

Albert! mon ancien camarade, mon doyen du collége de Juilly et de l'Ecole des Chartres!

HENRIETTE.

Lui-même... Ainsi, c'est convenu.

Air de *Brenda* (Polka de Lebel).

Deuxième polka,
Retiens cela,
Double confidence,
Pendant la danse;
Nous nous reverrons,
Nous nous dirons,
Et tous nos projets
Et tous nos secrets.
Au revoir,
Léon, à ce soir,
Mais, pour qu'on t'embrasse,
Baisse-toi, de grâce,
Autrement,
Je ne puis, mon enfant...
Comme on devient grand,
Vraiment!
En voyageant!

(*Elle l'embrasse sur les deux joues. — Tous deux reprennent ensemble.*)

Deuxième polka,
C'est bien cela,
Double confidence, *etc.*

(*Elle sort à droite.*)

SCÈNE IV.

LÉON, *seul un instant, puis* ALBERT.

LÉON.

Son enfant!... Elle y tient!... et elle m'embrasse comme autrefois... avec la même tendresse... maternelle!... et moi, moi, ce baiser... Allons! décidément, puisque je n'ai pu glisser encore ma déclaration à ma tante, je saurai bien, du moins, me faire comprendre de ma grand'mère! (*Il remonte vivement vers la gauche*) Eh! mais, une figure de connaissance!... Ah! c'est lui... c'est Albert!

(*Entre en scène par la gauche Albert de Lespar.*)

ALBERT.

Léon!... mon cher Léon!—Tu es de retour, bravo! tu seras des nôtres.

LÉON.

Des vôtres... Ah! c'est vrai, tu étais de la fête avant moi, et tu vas me dire à quel propos...

ALBERT.

A quel propos nous danserons tout à l'heure? Ta tante ne te l'a donc pas révélé?... Alors, ce n'est pas à moi qu'il appartient...

LÉON.

Cependant, il me semble que moi, qui suis de la famille...

ALBERT.

Pourquoi t'en vas-tu, cher ami? Si tu étais resté, tu serais dans le secret... mais moi, je n'ai pas le droit... Parlons d'autre chose; parlons de toi, de tes bonnes fortunes... (*Geste négatif de Léon.*) car je suppose que tu as mené de front, pendant ces dix-huit mois en Italie, tes premières études diplomatiques et tes premières armes en amour.

LÉON.

Eh bien!... eh bien! non, mon ami; je suis resté, pendant mes voyages, fidèle à mes amours de Paris.

ALBERT.

Ah bah! avant ton départ, tu aimais donc...

LÉON.

A la folie, et pour la vie.

ALBERT.

Tant que cela?

LÉON.

Sur l'honneur!...

ALBERT.

Mais celle que tu aimes est donc...

LÉON.

Un ange!

ALBERT.

Je sais... nous n'aimons jamais que des anges, c'est connu; mais, au moins, l'ange sait que tu l'adores, n'est-ce pas?

LÉON.

Je reviens exprès pour le lui apprendre.

ALBERT.

En vérité!... tu as attendu jusqu'à présent?...

LÉON.

Mon ami, je ne suis ni plus maladroit, ni plus timide qu'un autre... je suis prudent, voilà tout.

ALBERT.

Je ne comprends pas.

LÉON.

Tu le sais bien!... en amour comme en affaires, la grande question est de savoir saisir le joint.

ALBERT.

Le joint!

LÉON.

Sans doute... Telle femme qui résiste aujourd'hui, parce que son mari a été aimable ou généreux, aurait capitulé hier parce qu'il a été ennuyeux ou maussade, et se rendra demain, parce qu'elle le soupçonnera d'être infidèle. Aujourd'hui, la place est sous les armes, et demain elle sera sans défense, ou plutôt vous aurez des partisans, des auxiliaires dans la place, les torts de monsieur, le ressentiment de madame... que sais-je? un caprice, des migraines ou des vapeurs... et cætera.

ALBERT.

Comment donc? mais tu es plus fort que je ne le croyais!... Seulement, prends-y bien garde, cher ami, ce joint qu'il s'agit de saisir, c'est la pensée d'une femme, entends-tu bien? pensée mobile... et fugitive!

AIR : *M. Favart.*

Il faut savoir l'arrêter au passage,
Sans lui laisser l'avance d'un seul pas,
Cette pensée est rapide et volage!
Elle apparaît... elle est déjà là-bas!
Et pour jamais, las! elle t'est ravie!...
A sa poursuite, en vain, tu vas courir,
Tu peux, mon cher, pendant toute ta vie,
Suivre le joint sans jamais le saisir.
Tu peux ainsi passer toute ta vie
A pourchasser le joint... sans le saisir.

LÉON.

Nous verrons, nous verrons!... me voilà de retour, et j'espère bien ce soir... pendant le bal...

ALBERT.

Ce soir!... Ah! ton ange nous fait la grâce de danser avec nous?

LÉON, *à lui-même.*

Ciel! j'en ai trop dit peut-être!

ALBERT.

Pardieu! je te surveillerai de telle sorte... que je saurai bientôt.

LÉON, *vivement.*

Je ne le crois pas.

ALBERT, *le regardant avec curiosité.*

Du mystère!... c'est à merveille... j'y suis!... une femme mariée!... mauvais sujet!...

LÉON.

Mais, je t'assure...

ALBERT.

Ne t'en défends pas, c'est de ton âge... nous commençons toujours par là!... Du reste, je ne te demande pas son nom, il faut être discret.

LÉON.

N'est-ce pas?... Je le serai; je suivrai tes leçons plutôt que ton exemple.

ALBERT.

Mon exemple!... il me semble que jamais...

LÉON.

Jamais?... (*Souriant.*) Et tes amis politiques?...

ALBERT, *vivement.*

Hein?... qu'est-ce que tu dis là?...

LÉON.

Je dis : et tes amis politiques?

ALBERT.

Eh bien?...

LÉON.

Eh bien!... je me souviens parfaitement qu'avant mon départ, tu étais d'une ambition...

ALBERT.

Effrénée, c'est vrai!...

LÉON.

Tu le disais, du moins, à qui voulait l'entendre et te croire. Tu fuyais le monde et ses plaisirs, les bals, les spectacles, et jusqu'à nos soirées de garçons les plus folles et les plus joyeuses, pour le club de tes amis...

ALBERT.

Politiques!... Sans doute... je voulais parvenir... je rêvais la députation, les honneurs parlementaires...

LÉON.

Allons donc! bon apôtre! me prends-tu encore pour ta dupe? Est-ce qu'un beau soir... à la fin d'un souper...

ALBERT.

Tiens... c'est vrai... je l'oubliais!... l'ennemi le plus mortel de la discrétion, c'est le champagne.

LÉON.

Et grâce à lui, tu m'as donné l'explication de la charade, et j'ai appris à traduire toutes tes paroles!... Ton ambition, c'était...

ALBERT.

De l'amour!...

LÉON.

Tes honneurs parlementaires...

ALBERT.

Une intrigue galante!...

LÉON.

Ton club...

ALBERT.

Un boudoir!...

LÉON.

Et tes amis politiques...

ALBERT.

Une jolie femme!...

LÉON, *riant.*

La dame aux trois couleurs!...

ALBERT.

Silence! au nom du Ciel!

LÉON.

Pourquoi?... est-ce que tu ne l'aimes plus?...

ALBERT.

Je l'espère bien.

LÉON.

Mais elle... est-ce qu'elle t'a oublié?

LÉON.

Je l'espère bien aussi!

LÉON.

C'est dommage! c'était une femme charmante, que cette dame aux trois...

ALBERT.

Tais-toi... ou parle plus bas, du moins. (*A part.*) Il me fait mourir de frayeur.

Digitized by Google

SCÈNE V.

LES MÊMES. *Un domestique, à gauche.*

LE DOMESTIQUE, *à Léon.*

Mme de Vergennes, monsieur, vous attend avec impatience.

LÉON.

Ma grand'mère! ah! je suis trop heureux... *(A lui-même.)* Auprès d'elle, du moins, je ne tremblerai pas. Bonjour, Albert.

ALBERT.

A tout à l'heure, cher ami! *(Léon sort à gauche.)*

SCÈNE VI.

ALBERT, *puis* HENRIETTE.

ALBERT, *un instant seul.*

La dame aux trois couleurs!... il prend bien son temps pour me rappeler de pareilles aventures... ici... *(Il regarde encore vers la droite avec inquiétude.)* à deux pas de cette porte... où d'un moment à l'autre, Henriette... C'est elle!...

(La porte de droite s'est ouverte. Henriette est entrée et marche en souriant vers Albert.)

HENRIETTE.

Monsieur de Lespar... je comptais bien vous trouver ici.

ALBERT.

Je vous attendais avec une impatience!... Eh bien! mademoiselle, le résultat de votre démarche?... *(Montrant la chambre d'où elle sort.)* M. de Saint-Vallier?... ce terrible chef de famille dont le consentement était si difficile à obtenir?...

HENRIETTE.

Il me déshériterait maintenant, si je refusais d'être votre femme.

ALBERT, *d'un ton suppliant.*

Et... vous ne voudriez pas être déshéritée?

HENRIETTE.

Monsieur... ne soyez pas trop sûr de moi. — Si je vous disais qu'après avoir obtenu l'aveu de ma famille, je ne suis par fermement résolue à donner le mien.

ALBERT.

Le vôtre, mademoiselle! et pourquoi? Quel changement subit?...

HENRIETTE.

Monsieur, j'ai reçu hier au soir la visite d'une de mes amies

de couvent, que j'avais invitée à notre soirée d'aujourd'hui.

ALBERT.

Quel rapport la visite de cette jeune personne ?...

HENRIETTE.

Non... une dame... mariée depuis trois ans à l'un de vos collègues en diplomatie...

ALBERT.

Trois ans!...

HENRIETTE.

Oui, monsieur... cette chère Anaïs, peut-être l'aurez-vous rencontrée dans le monde ?

ALBERT, *vivement.*

Anaïs !...

HENRIETTE.

Mme la baronne de Mareuille.

ALBERT, *à part, et plus vivement encore.*

C'est elle !...

HENRIETTE.

Vous la connaissez ?...

ALBERT.

Moi, très-peu !...

HENRIETTE.

Et son mari ?...

ALBERT.

Beaucoup !... j'ai eu avec lui d'anciennes relations...

HENRIETTE.

Agréables ?...

ALBERT.

Mais...

HENRIETTE.

C'est bien !... vous pourrez les reprendre...

ALBERT.

Les reprendre ?

HENRIETTE.

Puisque sa femme est la plus intime de mes amies...

ALBERT, *à part.*

Il est écrit qu'aujourd'hui tout le monde me parlera d'elle !

HENRIETTE.

Une femme charmante, que l'on admire pour sa beauté, sa grâce, son esprit. Enfin, dès le couvent, nous la regardions toutes comme une femme...

ALBERT.

Supérieure ?

HENRIETTE.

C'est le mot... je ne l'aurais pas trouvé, mais je l'accepte pour elle... elle en est digne...

ALBERT, *à part.*

Trop digne !...

HENRIETTE.

Elle a deviné qu'il s'agissait pour moi de mariage, et je n'oublierai jamais ce qu'elle m'a dit à ce sujet : Prends garde, Henriette, tu es libre encore !... rentre en toi-même, examine bien ton âme, et puis aussi, tâche de connaître bien celle de ton fiancé, avant de t'engager pour la vie... Si le cœur de ton mari ne t'appartient pas tout entier, ou s'il y a au fond du tien une pensée, une seule qui ne soit pas à lui... refuse, refuse avec courage !... Je rends justice au mérite de mon mari ; je n'ai qu'à me louer de son affection pour moi... mais...

ALBERT.

Mais...

HENRIETTE.

Mais... a-t-elle ajouté...

AIR : *Dans ces demeures souterraines.* (Dame de pique).

Vainement, à mon tour, j'espère
L'aimer d'amour,
Il ne parvient qu'à me déplaire
De jour en jour.
C'est affreux ! pour moi, pauvre femme !
Pas d'avenir !
Car il me reste, au fond de l'âme,
Un souvenir ! } *Bis.*

ALBERT, *à part.*

Pauvre Anaïs !... elle se souvient !...

HENRIETTE.

Voilà ce que m'a dit ma bonne amie, et ces paroles, dans ce moment encore, et près de vous, monsieur, viennent glacer ma confiance...

Air précédent.

Son malheur nous attend peut-être,
Je l'ai pensé,
Voilà pourquoi je veux connaître
Votre passé.
Il doit, si je suis votre femme,
M'appartenir !
Sans qu'il vous reste, au fond de l'âme,
Un souvenir.
Non, je ne veux pas dans votre âme
De souvenir.

ALBERT.

Henriette !... je suis calme, vous le voyez, je suis heureux... et voilà ma réponse...

HENRIETTE.

Je vous crois... j'ai du bonheur à vous croire... et cependant...

ALBERT.

Cependant?...

HENRIETTE.

On m'a parlé, dans ma famille, d'une rivale qui pourrait être bien redoutable pour moi!...

ALBERT.

Une rivale?...

HENRIETTE, *souriant.*

L'ambition...

ALBERT.

Vous dites?...

HENRIETTE.

Convenez-en, monsieur, là-dessus vous avez une réputation terrible, tout le monde m'en a prévenue, et ma mère, avant de m'accorder son consentement, m'a engagée à vous le dire avec toute franchise. Pas de mariage, ou plus d'ambition, entendez-vous bien?... et surtout plus d'amis politiques... (*Mouvement d'Albert.*) On m'assure que je dois vous demander le sacrifice et l'oubli absolu de ces messieurs.

ALBERT.

Oh! je vous le jure, c'est fait... et sans retour...

HENRIETTE.

Bien vrai?... Depuis quand?...

ALBERT.

Depuis que je vous aime!...

HENRIETTE.

Et vous n'avez aimé, et n'aimerez jamais que moi?...

ALBERT.

Jamais!... (*A part.*) Si je mens pour le passé, je suis sincère pour l'avenir.

(*Musique de bal exécutée en sourdine à l'extérieur.*)

HENRIETTE.

Entendez-vous?... le bal va s'ouvrir... Venez donc, mon ami, venez divulguer notre grand mystère, et annoncer à tous que je suis votre femme!

(*Ils marchent vers le fond et sont arrêtés par l'entrée de Léon, qui a entendu les derniers mots*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON, *avec éclat.*

Sa femme!...

HENRIETTE.

Oui, mon ami... il est trop juste que tu sois le premier à l'apprendre.

ALBERT.

Ta main, mon cher neveu !...

LÉON.

Son neveu !...

HENRIETTE.

Allons, Léon, embrasse donc ton oncle...

LÉON.

Mon oncle !... et il faut l'embrasser.

HENRIETTE.

Dépêche-toi donc... on nous attend. (*Ils s'embrassent.*)

ALBERT.

Ce cher neveu !...

HENRIETTE, *gagnant la porte de gauche.*

Léon, je compte sur toi pour la deuxième polka. (*Elle sort, Albert la suit.*)

SCÈNE VIII.

LÉON, *seul, parcourant le théâtre avec fureur, en répétant les divers mots qu'il vient d'entendre.*

Son neveu !... mon oncle !... Mais je ne veux pas être ton neveu, misérable !.. je ne le veux pas !.. C'est tout au plus si je veux être celui de ma tante !... Mon Dieu ! mon Dieu ! dire que c'est dans sa famille que parfois on rencontre ses plus cruels ennemis !... Et ma grand'mère aussi, ma grand'mère qui a toujours été folle de moi, et qui me riait au nez tout à l'heure quand je lui ai dit mon secret, quand je lui ai demandé sa fille en mariage !... elle m'a défendu, en riant toujours, d'en parler à personne, et elle m'a promis, en riant plus fort, de me marier dans cinq ou six ans à une riche héritière... Je ne suis qu'un enfant a-t-elle dit !... ce nom m'irrite à la fin et me met hors de moi... je me vengerai !... de qui ? je ne sais pas, mais je suis furieux, j'ai de la rancune contre toute la terre, et je me vengerai ! (*On entend de nouveau la musique du bal en sourdine. — Un domestique portant deux plateaux, l'un chargé de gâteaux, l'autre de verres à champagne et de verres de punch, passe des salons du fond dans celui où se passe la scene et s'arrête devant Léon.*) Va-t'en, je n'ai pas faim... je n'ai pas soif! (*Le domestique fait deux pas pour sortir.*) C'est-à-dire, si fait, reste... non, va-t'en !... va-t'en après avoir laissé là ce plateau... ces deux plateaux... (*Le domestique obéit, dépose les plateaux et s'éloigne. — La musique cesse.*) Je n'ai pas dîné, moi, pour la revoir plus vite !... et j'étouffe !... (*Buvant et mangeant avec avidité.*) Je meurs ! L'appé-

tit!... la soif!... l'amour!... la colère!... oh! j'en deviendrai fou!... Oh! je ferai des malheurs et j'empêcherai... oui, j'empêcherai bien que ma tante ne soit la femme d'un mauvais sujet comme Albert. (*Il boit. — Albert rentre à gauche.*) Et, s'il le faut, je raconterai à tout le monde l'histoire de la dame aux trois couleurs.

SCÈNE IX.

LÉON, ALBERT, *puis* HENRIETTE.

ALBERT, *descendant vivement la scène.*

Hein? plaît-il? qu'est-ce que vous dites, monsieur, voulez-vous bien vous taire?

LÉON.

Me taire?... jamais!... A ta santé, mon oncle. Tiens, je veux commencer par toi, mon cher oncle... tu vas m'entendre... nous allons rire en nous rappelant tes fredaines, tes folies... ah! ah! ah! nous allons rire... A ta santé!... (*Il boit.*)

ALBERT.

Il est gris le malheureux!.. (*Au domestique qui vient de reparaître.*) Emportez, emportez bien vite ces plateaux. (*L'orchestre reprend très en sourdine l'air de polka chanté à la fin de la 3me scène.*)

LÉON, *s'animant de plus en plus et avec une gaieté frénétique qui tient un peu de la folie.*

Donc, il était une fois un ménage de trois personnes: la femme, le mari et l'amant.

ALBERT.

Tais-toi donc.

LÉON.

Jamais.

HENRIETTE, *entrant au fond en se parlant à elle-même.*

Mon neveu oublie la seconde polka. (*Elle fait deux pas en avant; puis s'arrête en entendant Léon qui reprend vivement son récit malgré tous les efforts d'Albert.*)

LÉON.

La belle dame avait fait présent à son mari de trois gilets: un vert, un jonquille et le troisième écarlate!...

ALBERT.

Tais-toi donc! (*Henriette est en ce moment placée du côté opposé à celui où se tournent les regards d'Albert. — La musique cesse.*)

LÉON.

Le premier gilet, le vert, toutes les fois qu'il venait à briller sur la poitrine du mari, apportait à l'amant ce message télégraphique: Espérez! Le second, le jonquille: Venez! Le troisième, l'écarlate: Partez!... autrement dit, espoir, mystère et bon voyage.

ALBERT.

Léon, vous tairez-vous enfin ?

LÉON.

Jamais !

AIR de *l'Anonyme*.

La femme avait tant d'adresse en partage,
Que, sans efforts, elle savait, dit-on,
Pour varier sans cesse un tel message,
De son époux faire un caméléon.
Portant sur lui la crainte ou l'espérance,
Faveurs d'amour ou jalouses fureurs,
Sans se lasser de changer de nuance,
Il en a vu de toutes les couleurs.

ALBERT, *en fureur.*

Monsieur, une dernière fois, je vous ordonne de vous taire.

HENRIETTE, *s'avançant entre les deux hommes et s'adressant à Léon.*

Et moi aussi, je vous l'ordonne, monsieur.

LÉON.

Ma tante !

ALBERT.

Henriette !... Elle était là !

LÉON.

Elle a entendu !... Je perdais la tête !...

HENRIETTE.

Ah !... Léon ! Léon !... c'est bien mal ! et votre oncle avait raison de vous imposer silence... vous, mon ami, de pareils entretiens !... de pareils souvenirs peut-être...

LÉON.

Des souvenirs !... Eh ! quoi... vous croyez que je racontais là mes aventures ?...

ALBERT, *souriant.*

Ses aventures !

HENRIETTE.

Mais il me semble que pour en connaître ainsi tous les détails...

LÉON.

Je vous assure.

HENRIETTE.

C'est bien ! vous avez raison de vous en défendre, et pour votre honneur je veux bien ne pas le croire.

LÉON.

Mais, ma tante...

ALBERT.

Moi aussi, monsieur, je veux bien ne pas le croire.

LÉON, *à lui-même.*

Lui aussi ! quelle audace !

HENRIETTE.

Autrement, vous perdriez trop dans mon estime, et je finirais par redouter votre société pour mon mari.

LÉON.

Pourquoi !

ALBERT.

Pourquoi ! Vous êtes trop bonne ! (*A part.*) Elle ne soupçonne rien !

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, *puis* ANTONIN DE MAREUILLES.

LE DOMESTIQUE, *annonçant, au fond.*

Monsieur le baron de Mareuilles.

ALBERT, *à part.*

Ciel !

LÉON, *à part.*

Lui !

HENRIETTE, *gaiement.*

Le mari de ma bonne amie ! (*Antonin paraît en habit noir, boutonné, avec une petite brochette de décorations étrangères.*)

ANTONIN, *saluant d'abord Henriette, puis les deux jeunes gens.*

Mademoiselle... j'ai l'honneur... messieurs... Ah ! ce cher Albert !... (*Se retournant vers Henriette.*) Le futur, n'est-ce pas ?

HENRIETTE.

Vous savez ?...

ANTONIN.

Ce n'est plus un mystère pour personne. Mon compliment, cher ami... ta femme est charmante !

LÉON, *qui dès l'entrée d'Antonin a regardé sa poitrine.*

Boutonné jusqu'au menton ! (*Il a dit bas ce mot à Albert.*)

ALBERT.

Tu vas recommencer !

HENRIETTE.

Et pourquoi donc, monsieur, Anaïs n'est-elle pas avec vous ? Je l'attendais pour la signature du contrat.

ANTONIN.

Je la précède de quelques instants seulement, mademoiselle. La baronne, esclave avant tout de la fraîcheur de sa toilette, m'a rigoureusement exilé de son coupé... j'en gémis, mais un bon mari peut bien s'imposer quelques sacrifices pour être agréable à sa femme, et maître absolu dans mon ménage, quand il s'agit de choses importantes, j'ai l'habitude, en fait de petits détails, de me laisser gouverner par la baronne et de me soumettre avec abandon à toutes ses volontés. (*Ici Albert regarde Léon qui se met à rire, il lui fait encore un geste pour lui imposer silence. — Antonin continue sans avoir remarqué ces mouvements.*) Je viens

donc seul, et suis le premier, mademoiselle, à vous féliciter, et surtout à féliciter mon ami.

AIR de *Turenne.*

Quoi qu'on dise, le mariage
Est chose excellente, ma foi!
On vit fort heureux en ménage...
Et je puis le prouver, je crois,
Sans aller loin.., voyez ma femme et moi.
Notre destin va devenir le vôtre,
Je l'espère, et, du fond du cœur,
Je vous souhaite à tous deux un bonheur
Absolument semblable au nôtre,
Oui, tout à fait semblable au nôtre.

ALBERT.

Merci!

HENRIETTE, *avec effroi.*

Tout à fait semblable!

LÉON, *s'inclinant devant Albert.*

Mon cher oncle... je joins mes vœux à ceux de M. le baron.

ALBERT.

J'ai là un neveu qui a juré ma perte. (*La musique recommence en sourdine à l'orchestre, air: Deuxième polka.*)

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame la baronne de Mareuilles.

TOUS LES PERSONNAGES, *ensemble et avec une inflexion différente.*

Ah! c'est elle!...

ALBERT.

Je vais la revoir!

HENRIETTE.

Ma bonne amie!

ANTONIN.

Ma femme!

LÉON.

La dame aux trois couleurs!

CHŒUR.

AIR : *Deuxième polka* (chanté à la scène III).

HENRIETTE, ANTONIN, LÉON.	ALBERT.
Cette chère amie! oui, la voilà, Ainsi notre fête Sera complète. Car il nous manquait ce bonheur-là! A chacun, je crois, elle plaira.	Oui, c'est Anaïs! oui, la voilà, A troubler la fête Est-elle prête? Elle qu'autrefois mon cœur aima!... Je crains aujourd'hui cet amour-là.

(*La toile tombe, pendant que les quatre personnages vont au-devant de Mme de Mareuilles.*)

ACTE II.

(Le théâtre représente un salon chez Albert. — Au fond, cheminée et au-dessus une glace sans tain avec un store qui reste levé pendant presque toute la pièce. — Portes à droite et à gauche de la cheminée. — Porte à gauche, au premier plan. — Porte vitrée, ouvrant sur un boudoir, au premier plan, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT *seul, puis* HENRIETTE.

ALBERT, *au lever du rideau il est seul devant la glace sans tain et regarde avec impatience.*

Personne à cette fenêtre ! allons, j'y renonce ; je ne veux plus y penser... (*Venant s'asseoir dans une bergère.*) Décidément le mariage (*Bâillant à moitié.*) est une excellente chose !

HENRIETTE, *entrant par la porte à droite au premier plan, en grande toilette de visite et son chapeau à la main ; elle a entendu la phrase dite par son mari.*

N'est-ce pas ?... Oh ! que je vous aime, Albert, quand vous parlez ainsi !

ALBERT, *se relevant vivement.*

Henriette ! (*A lui-même.*) Je crois que j'allais m'endormir.

HENRIETTE.

C'est charmant, après quinze mois de mariage, de s'aimer encore comme au premier jour.

ALBERT, *avec un peu d'affectation.*

Plus qu'au premier jour ! notre lune de miel brille toujours de son éclat le plus pur !

HENRIETTE.

Pas un nuage !

ALBERT.

Toujours le beau fixe !

HENRIETTE, *avec joie.*

Toujours !

ALBERT.

C'est superbe ! (*A part.*) mais c'est monotone.

HENRIETTE.

Mais tu ne me dis rien de ma toilette ?

ALBERT.

Je ne la voyais pas... je te regardais.

HENRIETTE.

Flatteur!

ALBERT.

Où vas-tu donc?

HENRIETTE.

Je vais faire ma quête. Ne suis-je pas dame patronesse! (*Elle montre un petit portefeuille.*)

AIR de la *Treille de sincérité.*

Dès ce soir, j'aurai, j'en suis sûre,
J'aurai placé tous ces billets.
Si je prends soin de ma parure,
Pour mes indigents je le fais,
C'est pour eux seuls ce que j'en fais;
Car tel dont la main vaniteuse
Semble prompte à faire le bien,
Sans un regard de la quêteuse
Aux pauvres ne donnerait rien;
L'espèce humaine est ainsi faite,
Et si je suis, mes jours de quête,
Un peu coquette,
En vérité,
Mon ami, c'est par charité.

Que veux-tu? la coquetterie... nous n'avons pas d'autres armes, nous autres, et quand il s'agit de combattre l'égoïsme et l'avarice... la fin justifie les moyens... Tu n'es pas jaloux?

ALBERT, *souriant.*

Mais...

HENRIETTE.

Tu ne l'es pas... et grâce à toi, je suis corrigée moi-même de ce vilain défaut: je ne suis pas jalouse, même... de mon ancienne rivale.

ALBERT, *tressaillant.*

Hein?

HENRIETTE, *souriant.*

Tu sais bien?... l'ambition!

ALBERT.

Ah!... c'est juste...

HENRIETTE.

J'étais bien sûre que je l'emporterais sur elle... J'y suis parvenue, n'est-ce pas? Tu es un mari modèle, Albert, et je suis bien heureuse d'être ta femme. (*En disant ces mots, elle a été reprendre son chapeau qu'elle a déposé en entrant, et elle revient près de son mari.*) Au revoir, mon ami. Tu ne m'embrasses pas?

ALBERT.

Si fait... (*Il l'embrasse.*)

(*La porte du fond à gauche s'ouvre doucement et Léon passe sa tête entre les deux battants.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉON.

LÉON, *à lui-même.*

Ils s'embrassent !... Je ne sais jamais arriver à temps ! (*Il referme doucement la porte. — Les deux époux n'ont rien vu.*)

SCÈNE III.

HENRIETTE, ALBERT.

HENRIETTE.

N'oublie pas que c'est aujourd'hui mercredi, et qu'à mon retour...

ALBERT.

Je te conduis chez ta mère.

HENRIETTE.

Oui, mon ami. Ne t'impatiente pas, je reviens bien vite. (*Fausse sortie, puis Henriette redescend très-vivement la scène, comme frappée d'un souvenir.*) Ah ! mais... tu ne sais pas, Albert, j'allais partir sans t'annoncer cette bonne nouvelle.

ALBERT.

Quoi donc ?

HENRIETTE.

Je suis doublement heureuse, dans mon ménage et dans celui de ma bonne amie...

ALBERT.

Ta bonne amie ?

HENRIETTE.

Je t'ai dit autrefois que Mme de Mareuilles...

ALBERT, *vivement.*

Mme de Mareuilles ?

HENRIETTE.

Conservait encore la mémoire d'une ancienne passion, et que cette pensée la poursuivait toujours.

ALBERT.

Eh bien ?

HENRIETTE.

Eh bien ! c'est fini.

ALBERT.

Fini ?... Comment ?...

HENRIETTE.

Mon amitié seule pouvait la consoler de ses chagrins... et depuis trois mois qu'elle est venue, avec son mari, prendre un appartement dans cet hôtel qui fait face au nôtre... (*Albert*

et Henriette tournent les yeux du côté de la glace placée au fond du salon au-dessus de la cheminée.) il nous est maintenant bien plus facile de nous rendre visite, et tu penses bien que je reçois plus que jamais toutes ses confidences.

ALBERT.

Ah!

HENRIETTE.

Ce matin, ce matin même... *(Montrant la porte à droite d'où elle vient de sortir.)* Elle était là dans mon boudoir... joyeuse et triomphante, elle me déclarait que le passé n'était plus rien pour elle.

ALBERT.

Rien... c'est-à-dire...

HENRIETTE.

Absolument rien!... Désormais son âme appartient tout entière à son mari.

ALBERT.

En vérité?

HENRIETTE.

Tout entière, et cette conversion, mon cher Albert, est un peu ton ouvrage.

ALBERT.

Mon ouvrage?

HENRIETTE.

Oui... Ce ne sont pas seulement mes conseils, c'est notre exemple, c'est l'aspect de notre bonheur qui a fait ce miracle, et comme moi, tu as le droit d'en être fier!

ALBERT, *avec dépit.*

Certainement... je suis très-flatté...

HENRIETTE.

J'en étais sûre!... Mais je m'oublie à causer, et ce sont mes pauvres qui payent les frais de la conversation!... Ce n'est pas juste... Adieu, Albert, adieu! *(Elle sort par la porte à gauche près de la cheminée; — elle a pris son portefeuille et une riche aumônière en velours brodé d'or.)*

SCÈNE IV.

ALBERT, *seul, regardant à l'extérieur, au moyen de la glace qui surmonte la cheminée.*

Ah! madame la baronne de Mareuilles... le passé n'est plus rien pour vous!... absolument rien!... Ah! vous ne pensez plus à moi, et votre âme tout entière appartient à votre mari! .. Eh bien, tant mieux! c'est ce que je désirais... et je suis ravi, enchanté... Je suis... je suis furieux, au contraire... Car enfin... je ne l'aime plus, certainement, et j'adore ma femme... Mais cet oubli complet de la part d'Anaïs, cette indifférence abso-

lue, c'est presque une insulte, et certainement, je ne devais pas m'y attendre, quand elle s'est faite notre voisine.

Air de *Julie*.

Je me disais : de fenêtre à fenêtre,
Le regard parle et rapproche les cœurs...
Puis, pour m'écrire, elle emploiera peut-être
Notre alphabet... de trois couleurs !...
Serments de tendresse éternelle,
Peut-elle vous briser ainsi?
Ah ! la perfide ! elle aime son mari !...
C'est à moi qu'elle est infidèle.
Oui, la voilà fidèle à son mari !
C'est à moi, *etc.*

Ah ! il n'y a que les femmes pour oublier à ce point tout ce qu'elles ont promis.

SCÈNE V.

ALBERT, ANTONIN, *entrant au fond à gauche en redingote ouverte et qui laisse voir un magnifique gilet vert à palmes, très-apparent.*

ANTONIN.

Bonjour, cher, je ne te dérange pas?

ALBERT.

Non, mon ami, non, pas du tout. (*Il va lui donner une poignée de main; il regarde et dit à part :*) Un gilet vert !

ANTONIN.

Je ne te demande pas de nouvelles de Mme de Lespar... Anaïs, qui l'a vue ce matin, vient de m'assurer qu'elle se portait à merveille, et que vous vous adoriez toujours tous les deux.

ALBERT.

Toujours !...

Air de *l'Apothicaire*.

Cette couleur !...

ANTONIN.

Hein !... qu'as-tu donc?

ALBERT.

Rien !... (*A part.*) Peut-être elle signifie...

ANTONIN.

Que regardes-tu, mon très-bon?
C'est mon gilet, je le parie.

ALBERT.

Non pas.

ANTONIN.

Qu'en dis-tu?

ALBERT.

Rien du tout.

ANTONIN.

Il te déplaît?

ALBERT.

Non, sur mon âme,
Je le trouve de fort bon goût.

ANTONIN.

Pardieu! c'est du goût de ma femme!
Je crois bien qu'il est de bon goût,
Mon cher, c'est du goût de ma femme.

ALBERT, *à part.*

De son goût!... Est-ce le hasard? est-ce un signal?

ANTONIN.

Mais, à propos de ma femme, que diable as-tu donc fait, mon bon, pour lui déplaire si fort?

ALBERT.

Moi?

ANTONIN.

Ne te fâche pas!... Ces dames ont tant de caprices!... (*Avec fatuité.*) Ce n'est pas pour moi que je dis cela... — Dieu merci, leurs caprices m'ont toujours été très-favorables. Je n'en connais pas une que ma présence ne fasse sourire.

ALBERT.

Ça ne m'étonne pas.

ANTONIN, *très-fat.*

Moi non plus... Mais toi, c'est différent; du moins à en juger par ma femme... Il est vrai que cette chère Anaïs est la sagesse et la sévérité même, et qu'elle confond tous les hommes, sans exception, dans ses antipathies... mais enfin elle te favorise d'une haine toute particulière... ne te fâche pas!... Il ne se passe pas de jour qu'elle ne me parle de toi avec une colère...

ALBERT, *à demi-joyeux.*

Ah! avec colère?...

ANTONIN.

Ne te fâche pas!

ALBERT.

Non, mon ami. (*A part.*) Avec colère!... Elle ne m'a donc pas tout à fait oublié?...

ANTONIN.

Tu dis, mon excellent?

ALBERT.

Je dis... qu'ayant ainsi le malheur de déplaire à Mme de Mareuilles, ce doit être à son insu que je reçois ta visite?

ANTONIN.

Au contraire... elle l'a voulu... c'est elle qui m'envoie...

ALBERT.

C'est elle!... (*A part.*) Je le savais bien!

ANTONIN.

« Allez, monsieur, allez sur-le-champ... » Ce sont les paroles d'Anaïs....« et que mes préventions injustes, sans doute...» Tu vois, elle a dit injustes, ce qui prouverait assez que j'exagérais tout à l'heure, et que sa haine pour toi n'est pas irréconciliable.

ALBERT, *regardant le gilet.*

Je l'espère... Continue.

ANTONIN.

J'y suis: « Que mes préventions injustes, sans doute, ne « soient pas pour vous un motif de brouille avec un ami qui « vous est si cher; à la veille peut-être de partir... »

ALBERT.

Vous partez?

ANTONIN.

C'est-à-dire, je voudrais partir... Tu sais, ma grande affaire, l'ambassade de Suède que je sollicite avec fureur... Mais revenons aux paroles de ma femme : A la veille de partir, vous de- « vez une visite à M. de Lespar; dites-lui de ces phrases polies, « affectueuses, que vous savez trouver mieux que personne, « monsieur le baron; dites-lui surtout... dites-lui bien qu'on « n'apprécie jamais autant ses amis qu'à l'instant de se séparer « d'eux, et qu'en quittant la France, c'est lui seul que vous re- « gretterez... »

ALBERT, *transporté de joie.*

Moi seul!

ANTONIN.

AIR du *Charlatanisme.*

« Allez donc, ce serait fort mal
« De vous faire longtemps attendre,..
« Surtout, pour me conduire au bal,
« A l'instant revenez me prendre. »

ALBERT, *parlant au milieu du couplet.*

Au bal!... elle va au bal!

ANTONIN, *continuant l'air.*

Voilà ce qu'elle a dit, je crois,
Paragraphe par paragraphe...

ALBERT, *à lui-même, en regardant le gilet.*

Pauvre Antonin! comme autrefois
A son épouse, je le vois,
Il sert encor de télégraphe!
Il est toujours son télégraphe!

ANTONIN.

Tu ris?... A la bonne heure!... ma visite t'a fait plaisir.

ALBERT.

Ah! je t'en réponds. Mais, dis-moi, ce bal où tu conduis ce soir Mme de Mareuilles...

ANTONIN.

Ce bal!... écoute, mon très-bon, c'est quelquefois un inconvénient d'être trop adoré de sa femme...

ALBERT.

Comment ?...

La mienne, depuis un certain temps, ne peut plus se passer de moi... En principe, j'en suis flatté; mais, par occasion, cela me désole... Ce soir, je la conduis au bal, comme tu dis, ou plutôt, elle m'y entraîne, quand j'avais une audience du ministre, audience décisive, pour ma grande affaire... et je la manquerai... à moins que... (*S'écriant tout à coup en se frappant le front.*) Ah! mon Dieu!...

ALBERT.

Qu'as-tu donc?

ANTONIN.

J'ai une idée!

ALBERT.

Bah! laquelle?

ANTONIN.

Elle est forte!... elle est audacieuse, et j'en suis effrayé moi-même... mais c'est égal, je me risque.

ALBERT.

Que vas-tu faire?

ANTONIN.

Rien!... (*Déclamant.*)

« Pour être approuvés,
« De semblables desseins veulent être achevés.

Sans adieu, mon excellent.

ALBERT.

Mais, mon ami...

ANTONIN.

Tu verras... je te laisse la surprise... (*A part.*) Elle me sourit, mon idée. J'irais chez le ministre, et je réconcilierais ma femme avec mon ami... deux bonheurs à la fois... elle me sourit!... (*Haut et en riant d'un air de grande satisfaction.*) Au revoir, mon meilleur, au revoir. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

ALBERT, *un instant seul, puis* HENRIETTE.

ALBERT.

Il est fou!... mais je dois bénir sa folie qui m'a toujours porté bonheur... Anaïs!... elle me dit d'espérer... ou plutôt, elle me dit qu'elle espère toujours!... eh bien!... (*En souriant*

Digitized by Google

et avec fatuité.) je ne serai pas inexorable... et d'abord je prétends ce soir même...

HENRIETTE.

Tu vois... je ne t'ai pas fait attendre!...

ALBERT, *surpris, à part.*

Ma femme!...

HENRIETTE, *entrant.*

Mais, mon ami, qu'a donc M. de Mareuilles?... Il sort d'ici enchanté de lui-même, se parlant tout seul, et riant aux éclats. J'allais lui offrir ce billet, le dernier qui me reste... mais je l'ai vu trop heureux, je n'ai pas voulu le distraire de son bonheur... c'est partie remise... *(En disant ces mots, elle a ôté son chapeau et posé sur une console l'aumônière qu'elle tenait à la main.)*

ALBERT, *à lui-même.*

Au bal!... elle va au bal!... où donc?... je veux le savoir.

HENRIETTE.

Maintenant, mon ami, nous ne nous quittons plus...

ALBERT, *toujours à lui-même.*

Je le saurai.

HENRIETTE.

Je vais seulement faire ajouter quelques fleurs à ma coiffure et nous partons...

ALBERT.

Ah! nous partons?...

HENRIETTE.

Sur-le-champ... tu sais bien que nous passons la soirée ensemble chez ma mère?... *(Elle s'est approchée d'une sonnette placée à gauche.)*

ALBERT, *vivement.*

Ne sonnez pas!... je ne puis vous accompagner, Henriette...

HENRIETTE.

Vous ne pouvez?...

ALBERT.

Une affaire imprévue...

HENRIETTE.

Une affaire... qu'est-ce que cela?... Depuis quand, monsieur, avez-vous donc des affaires qui l'emportent sur notre amour?

ALBERT.

Il en est de tellement importantes... et d'ailleurs ce ne sont pas les miennes.

HENRIETTE.

Comment?...

ALBERT.

Comment, comment... tu es d'une curiosité...

HENRIETTE.

Bien naturelle!... tu n'as jamais eu de secret pour moi... tu ne commenceras pas aujourd'hui.

ALBERT, *à part.*

Que lui dire?... Ah! m'y voilà!...

HENRIETTE.

Eh bien?...

ALBERT, *d'un ton très-grave.*

Eh bien, Henriette, je viens de recevoir une communication de mes amis politiques...

HENRIETTE, *avec effroi.*

Vos amis politiques!... représentés peut-être par M. de Mareuilles!...

ALBERT.

Précisément, par M. de Mareuilles.

HENRIETTE.

Et je me félicitais d'avoir triomphé de votre ambition!...

ALBERT.

Je ne suis pas ambitieux... je n'ai rien fait pour ça... mais quand il s'agit des intérêts les plus sérieux et les plus graves...

HENRIETTE.

Je ne vous comprends pas.

ALBERT.

Les intérêts du pays!...

HENRIETTE.

Du pays?...

ALBERT.

Oui, madame... (*D'un ton prétentieux et emphatique.*) Je m'endormais au sein de mon bonheur, je me réveille à la grande voix de la France!...

HENRIETTE.

Mais, monsieur, c'est depuis un instant seulement que vous l'avez entendue?

ALBERT.

En effet, depuis un instant, depuis que j'ai reçu une communication de mes amis...

HENRIETTE.

Oh! que je dois les maudire!... à commencer par M. de Mareuilles!... Je rétablis le bonheur dans son ménage, et de gaieté de cœur il vient troubler le mien!... car c'est pour cela sans doute qu'il était si joyeux en vous quittant?...

ALBERT.

Pour cela même. Je lui ai promis de me rendre ce soir à la réunion des hommes sincères.

HENRIETTE.

Un club!...

ALBERT.

Non pas... les hommes sincères... une réunion d'hommes d'Etat...

HENRIETTE.

De quelle couleur ?

ALBERT.

Tricolore !... Ils me font l'honneur de me donner leurs suffrages pour la députation.

HENRIETTE.

Vous, représentant ?...

ALBERT.

L'année prochaine, dans la nouvelle chambre, et c'est pour cela que je vais faire dès aujourd'hui ma profession de foi.

HENRIETTE.

Ah !... ta profession de foi, mon ami... et que diras-tu ?

ALBERT.

Je dirai... je dirai...

HENRIETTE.

Après...

ALBERT.

Je dirai catégoriquement et très-haut et très-ferme, que tous les partis... et même toutes les fractions et toutes les nuances de parti... doivent conspirer ensemble...

HENRIETTE.

Conspirer ?...

ALBERT.

Pour l'anéantissement de tous les mensonges et le triomphe de toutes les vérités.

HENRIETTE.

Voilà tout ?...

ALBERT.

Sauf les développements... mais ce sera la conclusion de mon discours...

HENRIETTE.

Eh bien ! mon ami, je te dirai catégoriquement, et très-haut et très-ferme, que tu n'ajouteras pas de grandes lumières à celles qui vont éclairer tes collègues, et que, tout bien réfléchi, tu feras mieux de me tenir compagnie.

ALBERT.

Eh quoi !... vous prétendez... Henriette ?...

HENRIETTE.

Je prétends, Albert, que tu m'as promis de me sacrifier ton ambition... le pays ne manquera pas de citoyens prêts à se dévouer à l'intérêt général... ton neveu, par exemple...

ALBERT.

Léon ?...

HENRIETTE.

Oui, Léon, Léon, dont la carrière n'est pas faite, et surtout n'appartient à personne... Tout son temps, il peut le donner

au bonheur de l'Etat. Ah ! si les femmes nommaient les représentants, il n'y aurait que des célibataires à la Chambre...

ALBERT.

Toutes ces dames ne sont pas de ton avis, au contraire.

HENRIETTE.

Elles ont tort !... Enfin, toi, qu'as-tu besoin de ce titre ? ton ménage, n'est-ce pas un gouvernement ! ne te suffit-il pas?... tandis que Léon...

ALBERT.

Un enfant !...

HENRIETTE.

Il a vingt-quatre ans !...

ALBERT.

Il en faut vingt-cinq pour être élu.

HENRIETTE.

Eh bien ! justement... il ne s'agit que de l'année prochaine; nous sommes d'accord. Ainsi, Léon ira faire ses études gouvernementales...

ALBERT.

Où donc ?...

HENRIETTE.

Chez M. de Mareuilles !

ALBERT.

Chez lui !... Mais, madame...

HENRIETTE.

Mais, monsieur... (*Se reprenant avec gaieté.*) Mais, mon cher ami, si tu refuses de le présenter, il se présentera lui-même.

ALBERT.

Lui-même ?...

HENRIETTE.

C'est déjà fait... je l'ai recommandé à Anaïs...

ALBERT.

Ah ! vous l'avez recommandé !...

HENRIETTE.

Elle l'a fort bien accueilli.

ALBERT.

Mme de Mareuilles !... Léon !

HENRIETTE.

Léon ! Mme de Mareuilles !... Elle m'a promis de s'intéresser très-vivement à lui !

ALBERT.

Ah !... voilà ce que je ne savais pas !

HENRIETTE.

Je te l'apprends. Je veux que la protection de ma bonne amie demeure acquise à mon neveu, et si tu peux trouver en lui un rival redoutable, je m'en applaudis d'avance, et je ferai, sois-en bien sûr, tous mes efforts pour qu'il l'emporte sur toi.

ALBERT, *à lui-même.*

Oh !... je suis d'une colère !...

HENRIETTE.

AIR : *Je suis bossue.* (Dame de pique.)

Femme qui veut (*Bis.*) fait des miracles,
Et, sur tes pas,
Créant toujours (*Bis.*) nouveaux obstacles,
Je te combats.
Ton amour, c'est toute ma vie.
A tes amis (*Bis*) tu le diras...
Pour ces messieurs, je ne veux pas que l'on m'oublie,
Je ne veux pas ! (*Bis.*)

ALBERT.

Décidément, madame...

HENRIETTE.

Décidément, Albert, vous refusez de m'accompagner ?

ALBERT.

Je refuse !...

HENRIETTE.

Eh bien !... j'irai seule chez ma mère.

ALBERT.

Seule !... c'est la première fois...

HENRIETTE.

Comme vous, monsieur, comme vous ! dans un instant je serai prête à partir.

ALBERT.

Mais, madame !

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Ton amour, c'est toute ma vie,
A tes amis (*Bis.*) tu le diras,
Pour ces messieurs, je ne veux pas que
Je ne veux pas ! [l'on m'oublie,
Non ! je ne veux pas.

ALBERT.

Non, je me dois à ma patrie !
Toi-même enfin (*Bis*) le comprendras.
Faut-il pour toi (*Bis*) que je l'oublie ?
Je ne veux pas.
Non ! je ne veux pas !

(*Elle sort par la 1re porte de droite.*)

ALBERT.

Ah ! c'est aussi trop de tyrannie. (*Il a suivi Henriette. — A ce moment. Antonin paraît au fond, au seuil de la porte, à gauche ; il est en habit noir et en gilet jaune.*)

SCÈNE VII.

ALBERT, ANTONIN.

ANTONIN, *entrant, au comble de la joie.*

Succès, mon ami, succès complet !

Digitized by Google

ALBERT.

Antonin! (*Ses yeux se fixent sur le gilet.*) Jonquille!...

ANTONIN.

Mon idée était audacieuse, mais elle a réussi... *audaces fortuna juvat*... en un mot, ma femme me laisse aller chez le ministre!

ALBERT.

Et comment as-tu fait pour obtenir d'elle...

ANTONIN.

Ah! mon idée!... tu peux la savoir à présent, il faut même que tu la saches!... j'en doutais fort, je l'avoue, à cause des préventions d'Anaïs contre toi... et cependant, croirais-tu bien que j'ai osé... (*Appuyant sur le mot.*) J'ai osé te proposer pour cavalier à ma place?

ALBERT.

Moi!

ANTONIN.

Je l'ai osé! et, après quelque résistance, elle a accepté, mon très-bon, elle a accepté!... (*Mouvement de joie d'Albert.*) Quant à toi, je connais ton amitié, je n'admets pas même la possibilité d'un refus, d'une hésitation.

ALBERT.

Cependant...

ANTONIN.

Je le veux... je t'en supplie...

ALBERT.

Pas moyen de te résister.

ANTONIN.

Pas moyen. Tu iras au bal avec ma femme; moi, j'irai à mon audience, et je reprendrai dès ce soir la position...

ALBERT.

Qui t'est bien due!

ANTONIN.

Merci! Je vais assurer Mme de Mareuilles de l'exactitude de son cavalier...

AIR de l'*Apothicaire.*

Songes-y bien, elle t'attend.
Mais fais donc un peu de toilette!
Pour elle c'est fort important!...
Aussi, tu vois, la mienne est faite!
(*Fausse sortie.*)

ALBERT, *le retenant.*

Pour la seconde fois?...

ANTONIN.

Oui-dà!
C'est Anaïs qui le réclame,
J'obéis...
(*Montrant complaisamment le gilet jaune.*)
Cette couleur-là,

Est encor du goût de ma femme,
C'est, je crois, cette couleur-là
Que toujours préfère ma femme.

(*Il sort. — Albert le reconduit jusqu'à la porte.*)

SCÈNE VIII.

ALBERT, HENRIETTE *et, plus tard,* UNE FEMME DE CHAMBRE.

ALBERT.

Ma toilette!... je n'en change pas comme lui à tous les instants de la journée... (*S'ajustant devant une glace.*) Je suis fort bien ainsi... Mes gants... (*Il va les prendre sur un guéridon.*) Les voilà! (*Cherchant d'un autre côté.*) Et mon chapeau...

HENRIETTE, *elle est entrée par la droite avec quelques fleurs de plus dans ses cheveux; elle prend sur un guéridon qui se trouve près d'elle le chapeau de son mari et le lui offre.*

Le voici.

ALBERT.

Henriette!... Ah! vous aussi, madame, vous partez?...

HENRIETTE.

Non, monsieur... pendant que je m'y préparais, j'en ai perdu le courage... Tout à l'heure, mon ami, j'ai été avec vous exigeante et colère... je regrette ce qui s'est passé, je me repens et je m'accuse...

ALBERT.

Vous, Henriette! y pensez-vous?

HENRIETTE.

Suivez, Albert, suivez l'ambition qui vous appelle... je renonce à combattre des adversaires si redoutables... Je sens trop que je serai toujours la plus faible; j'aime mieux céder de bonne grâce, en souriant... si je le puis encore... Allez, mon ami! Allez, et tâchez de rendre le pays bien heureux... car, moi... je crains bien d'avoir perdu tout mon bonheur.

ALBERT, *à lui-même.*

Des larmes!... tant de douceur et de résignation, tandis que sa rivale... en vérité, il y aurait conscience à moi de la tromper davantage!

HENRIETTE.

Que dites-vous?

ALBERT.

Je dis... je dis que décidément... Eh bien! oui, décidément, Henriette, je passe la soirée avec vous, avec toi.

HENRIETTE.

Avec moi!... et tu renoncerais à la politique?

ALBERT.

J'y renonce.

HENRIETTE.

Pour toujours?

ALBERT.

Pour toujours.

HENRIETTE.

Prends garde... ne le fais pas si tu dois avoir des regrets.

ALBERT.

Henriette, je reste.

HENRIETTE.

Non, va plutôt à cette réunion si elle est nécessaire à ton bonheur.

ALBERT.

Je reste, te dis-je.

HENRIETTE.

Oh ! merci, merci!

ALBERT.

Seulement, il faut que je dégage ma parole.

HENRIETTE.

Je m'en charge... n'est-ce pas surtout avec M. de Mareuilles que tu es engagé?

ALBERT, *souriant.*

En effet, c'est à lui... à lui seul que j'ai promis...

HENRIETTE.

Eh bien! je dois une visite à sa femme; je vais la prier de t'excuser auprès de son mari.

ALBERT, *effrayé.*

Non, non, je t'en prie, ne la vois pas!... ne la vois pas!

HENRIETTE.

Pourquoi donc?... ah! c'est juste, cette soirée est à nous deux, rien qu'à nous deux... un mot suffira, et je vais l'écrire.

ALBERT.

Mais...

HENRIETTE.

Oh! cette fois, je ne t'écoute pas. (*Elle se met à table et répète tout haut ce qu'elle écrit.*) « Chère madame... » (*S'interrompant.*) C'est la partie officielle de ma lettre, celle qu'elle doit montrer à son mari. « Veuillez être assez bonne pour prier mon-
« sieur le baron de Mareuilles de faire agréer les excuses de
« monsieur de Lespar à ses amis politiques... Malgré tout son
« désir, il lui est impossible de se rendre à la réunion projetée,
« et d'accepter la candidature qui lui est offerte... » (*Mouvement d'Albert, inaperçu d'Henriette, qui poursuit.*) « Post-scriptum:
« Partage mon bonheur, ma chère Anaïs; Albert voulait partir,
« mon amour seul le retient! — Ton amie bien heureuse et
« bien affectionnée, Henriette. »

ALBERT, *à part.*

La rédaction est un peu compromettante; mais...

HENRIETTE.

Est-ce bien? (*Elle sonne.*)

ALBERT.

Très-bien! (*A part.*) Ce sera fini! j'aime mieux cela. (*Entre une femme de chambre.*)

HENRIETTE.

Cette lettre à Mme de Mareuilles. (*La soubrette prend la lettre et sort. — Henriette se retourne vers son mari et lui dit gaiement en lui faisant une révérence.*) Maintenant, monsieur, me ferez-vous l'honneur de souper avec moi?

ALBERT, *saluant et souriant.*

J'accepte, madame, et je suis trop flatté.

HENRIETTE.

Moi, je suis trop heureuse!... Je vais donner des ordres et je reviens!

(*Elle lui saute au cou, l'embrasse, puis sort par la seconde porte à droite. — Léon a paru du côté opposé à l'instant même où Henriette embrassait son mari.*)

SCÈNE IX.

ALBERT, LÉON.

LÉON, *s'arrêtant pétrifié.*

Ah! encore?... j'arrive toujours mal.

ALBERT.

Bonsoir, mon neveu.

LÉON.

Bonsoir, mon oncle!... (*A part.*) Comme elle l'aime!...

ALBERT, *à part.*

Je veux savoir au juste où il en est auprès de Mme de Mareuilles... Je romps avec elle, c'est bien; mais je ne veux pas qu'un autre se permette... je ne le veux pas.

LÉON.

Que dis-tu, mon oncle?

ALBERT.

Je dis, mon neveu, que vous n'êtes plus un enfant, et que vos actions, vos pensées même, commencent à tirer à conséquence.

LÉON.

Mes pensées!

ALBERT, *marchant gravement à lui et lui prenant la main.*

Léon, ta position est délicate... tu te trouves placé entre une femme et son mari.

LÉON, *à part.*

Ciel ! il a deviné mon amour pour sa femme !

ALBERT.

Tu donnes la main au mari, et, chose horrible ! tu as la prétention de plaire à la femme.

LÉON, *à part.*

C'est cela... je suis atterré.

ALBERT.

Est-ce vrai ?

LÉON.

Je t'assure, mon oncle...

ALBERT.

Silence, mon neveu, vous allez mentir, silence !... vous me devez attention, soumission et obéissance... Comme tous les maris, celui dont je parle a peut-être des torts.

LÉON, *le regardant.*

Il n'en a pas.

ALBERT.

Il en a.

LÉON.

Il n'en a pas.

ALBERT.

C'est bien de le défendre, Léon, c'est très-bien, je t'en sais gré... pour lui. (*A part.*) Pauvre Antonin, au fait !... (*Il lui serre la main.*) Mais n'importe, il a beaucoup de torts... et d'abord il a celui d'être aveugle.

LÉON, *même jeu de physionomie.*

Oh ! non, il voit tout.

ALBERT.

Il ne voit rien !... enfin, il a des ridicules, tu me l'accorderas bien, je l'espère.

LÉON.

Il n'en a aucun.

ALBERT, *lui serrant encore la main.*

Très-bien, toujours très-bien de ta part, mais je sais mieux que toi ce qu'il en est ; ce mari-là est criblé de ridicules.

LÉON, *à part, en le regardant toujours.*

Quelle modestie !

ALBERT.

Quant à sa femme...

LÉON, *avec respect.*

Oh ! pour sa femme !

ALBERT.

Elle est peut-être un peu... légère.

LÉON, *indigné.*

Elle!

ALBERT.

Même... un peu coquette.

LÉON, *très-chaleureusement.*

Oh! non, mille fois non!... Cette fois, je le nie hautement, et ton autorité, mon oncle, ne me fera pas changer d'avis; la femme n'a pas un reproche à se faire, et, j'en suis sûr même, elle n'a rien vu, rien soupçonné.

ALBERT.

Je te crois, j'ai du plaisir à te croire. Merci, mon neveu.

LÉON, *à part.*

Quel brave homme d'oncle!

ALBERT.

Allons, il n'y a pas de mal, ça va bien jusqu'à présent.

LÉON, *à part.*

Je ne me pardonnerais pas d'abuser de sa confiance.

ALBERT.

Tu comprends que tes coupables espérances doivent être brisées sans retour.

LÉON.

Sans retour.

ALBERT.

Alors, veux-tu me faire un serment?

LÉON.

Solennel.

ALBERT.

Tu renonceras à porter le trouble dans un ménage.

LÉON.

Je le jure.

ALBERT.

L'occasion peut te perdre, tu l'éviteras...

LÉON.

Je le jure.

ALBERT.

Tu fuiras, au lieu de la rechercher, la présence...

LÉON.

Je le jure.

ALBERT.

Bravo! (*A part.*) J'ai réussi... il ne reverra pas Anaïs.

LÉON, *à part.*

Ma foi!... pour oublier ma tante, je vais présenter mon hommage à Mme de Mareuilles.

CHOEUR. — Air : *Jurons*. (Liaisons dangereuses.)

ALBERT.	LÉON.
C'est bien, mon cher ami, c'est bien,	C'est bien, mon cher ami, c'est bien,
Je reçois ta parole,	Tu reçois ma parole,
Ce n'est pas un serment frivole,	Ce n'est pas un serment frivole,
Mais il ne faut oublier rien,	Crois-le bien, je n'oublierai rien,
Serment sacré,	Serment sacré,
J'y compterai,	Je le tiendrai,
Toujours, toujours j'y compterai.	Toujours, toujours je le tiendrai.

(*Léon sort par la gauche, au deuxième plan. — Des domestiques entrent du côté opposé, apportant une table toute servie.*)

SCÈNE X.

HENRIETTE, ALBERT, *puis* LA FEMME DE CHAMBRE.

ALBERT.

Brave garçon ! je suis content de lui... (*Regardant la table.*) Qui m'aurait dit pourtant qu'après tant d'agitation ma journée se terminerait tout bonnement par un petit souper bourgeois et tranquille en tête-à-tête avec ma femme ?

HENRIETTE, *qui est entrée depuis un instant.*

Eh bien ! vous en plaignez-vous ? Que vous manque-t-il ? au coin d'un bon feu, dans un bon fauteuil, et devant une table bien servie ?

ALBERT.

Tu oublies... auprès d'une femme que j'aime.

HENRIETTE.

Il me suffit que tu ne l'oublies pas, Albert.

(*En disant ces mots, elle l'a doucement attiré vers la table. Tous deux s'asseyent en faisant face au public.*)

ENSEMBLE.

Air de *Manon Lescaut.*

Oui, ce repas
Est plein d'appas.
Loin des jaloux et loin des trouble-fête,
Ah ! prolongeons ce charmant tête-à-tête,
Et tous les deux
Soyons heureux.

HENRIETTE, *à la femme de chambre qui rentre un billet à la main.*

Qu'y a-t-il ? Ah ! la réponse d'Anaïs. (*Elle prend le billet. Sortie de la soubrette.*)

ALBERT.

Sa réponse !

HENRIETTE, *lisant.*

« Tout est pour le mieux, ma chère Henriette. J'ai fait part « de ta lettre à mon mari et à ses amis politiques ; ils se sont « résignés, sans trop de peine, à se passer de M. de Lespar, et « même à le remplacer. »

ALBERT, *tressaillant.*

Me remplacer!

HENRIETTE.

Il le faut bien... puisque je te garde.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ANTONIN.

ANTONIN, *entrant fièrement par la deuxième porte de gauche. Il a un gilet rouge.*

Eh bien! mon ami, c'est entendu, ne te dérange pas, on se passera de toi.

ALBERT, *se levant à moitié et regardant le gilet.*

Ecarlate!

ANTONIN, *à Henriette.*

Mille pardons, madame, ne vous dérangez pas.

ALBERT, *à lui-même.*

Ecarlate! Rupture complète.

ANTONIN.

Je vais chez le ministre, et c'est ton neveu qui te remplace.

ALBERT, *se levant tout à fait comme s'il était éveillé en sursaut.*

Mon neveu!

HENRIETTE, *se levant aussi, en souriant.*

Léon! (*De ce moment, Albert paraît furieux et ne tient plus en place.*)

AIR du *Carnaval de Béranger.*

Je l'avais dit, le voilà qui se lance!
En se passant même de ton appui...

ANTONIN.

Il a le mien!... ce gaillard-là, je pense,
Ira fort loin, je me charge de lui.

ALBERT.

Aller choisir Léon!... il déraisonne!
Mais quel démon lui trouble le cerveau!

(*Il prend son chapeau et s'esquive, pendant qu'Antonin achève le couplet.*)

ANTONIN.

Quand un ancien ami nous abandonne,
Ne faut-il pas en trouver un nouveau?
Je sais toujours en trouver un nouveau.

HENRIETTE, *allant au fond.*

Qu'as-tu, Albert? où vas-tu donc?

ANTONIN, *criant de toute sa force.*

C'est vrai... qu'est-ce qu'il a? Je te dis que nous nous passerons de toi, nous ne voulons plus de toi, et nous prenons ton neveu à ta place? Il ne comprend pas! il ne comprend pas!

(*Il sort à la suite d'Albert. Henriette tombe désespérée sur un fauteuil. — La toile tombe.*)

ACTE III.

(Même décor. — La scène se passe le lendemain au matin.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT, *seul. Il rentre d'un air très-mécontent, le chapeau renfoncé sur les yeux. — La pendule, placée sur la cheminée, sonne sept heures.)*

Sept heures du matin ! allons, j'ai fait une belle campagne ! Heureusement ma femme n'est pas encore levée. Après deux heures d'attente, elle a trouvé que la réunion des hommes sincères se prolongeait trop. Justine, la femme de chambre, que je viens de voir, ne lui dira pas à quelle heure je suis rentré. Maudit bal !... Perfide Anaïs !... et lui !... lui !... Léon !... un enfant ! que j'ai presque élevé, à qui j'ai donné les premiers principes !... serpent, va !!! Après l'engagement solennel qu'il venait de prendre... Du reste, s'il a manqué à sa parole envers moi, il a rempli fidèlement auprès d'elle son office de cavalier servant, toujours ! toujours entre elle et moi, pendant cette interminable fête !... pas moyen de se rapprocher, de s'entendre... même par... par gilets... son mari n'était pas là !... Je sais bien que les yeux de la coquette m'ont adressé de temps à autre quelques encouragements ; ses yeux, dont je connais depuis si longtemps l'expression et le pouvoir, me disaient bien qu'en secret elle me préfère toujours ; mais ils ajoutaient parfois avec malice, qu'elle était heureuse d'avoir là, sous la main, ce rival pour exciter... pour irriter mon amour. Oh ! j'étouffe de colère.. et si jamais ce traître de Léon osait se représenter devant moi...

SCÈNE II.

ALBERT, LÉON.

LÉON, *entrant.*

Bonjour, mon oncle !

ALBERT, *au comble de la fureur.*

Bonjour, mon neveu...

LÉON.

Je ne te dérange pas ?

ALBERT.

Au contraire, je te remercie de la manière dont tu m'as tenu parole.

LÉON.

Oh! ne parlons pas de cela.

ALBERT.

Si fait, parlons-en.

LÉON.

C'était un devoir et j'avais à cœur de le remplir.

ALBERT, *à part.*

Il se moque de moi!

LÉON.

Je continuerai, sois-en bien sûr.

ALBERT.

Tu continueras?

LÉON.

En doutes-tu?

ALBERT.

Tu continueras de me trahir et de me mystifier!

LÉON.

Mais, mon oncle...

ALBERT.

En poursuivant sans cesse de tes hommages...

LÉON.

Eh! non, tu te trompes. — Je ne lui ai jamais adressé mes hommages; je te répète qu'elle ignore mon amour.

ALBERT.

Elle l'ignore!

LÉON.

Parole d'honneur!

ALBERT.

Ah çà! mais, les parjures ne te coûtent rien, malheureux!... Elle ignore ton amour!... eh! de quoi donc lui as-tu parlé pendant toute cette nuit!

LÉON.

Cette nuit!

ALBERT.

Au bal!

LÉON.

Au bal!

ALBERT.

Où tu ne l'as pas quittée d'un instant, un seul!.. elle que tu avais juré de ne jamais revoir. (*Il tourne les yeux vers la glace du fond.)*

LÉON, *s'écriant avec stupéfaction.*

Mme de Mareuilles!... j'avais juré!...

ALBERT.

Ah! vous voilà confondu, monsieur...

Digitized by Google

LÉON, *à lui-même.*

Je comprends! (*Après un instant de silence.*) Oui, mon oncle... confondu!... car je vois qu'il y a eu entre nous une étrange méprise.

ALBERT.

Une méprise!

LÉON.

Quand tu me parlais de Mme de Mareuilles, quand tu me défendais de la revoir...

ALBERT.

Eh bien!

LÉON.

Je pensais à une autre.

ALBERT.

Une autre!

LÉON.

Celle que j'ai toujours aimée, et dont je m'efforce vainement de perdre le souvenir.

ALBERT, *souriant.*

Attends donc!... je me rappelle... l'ange dont tu m'as parlé il y a...

LÉON.

Quinze mois.

ALBERT.

Pardieu! c'était le soir de...

LÉON.

Justement.

ALBERT.

Une femme mariée, comme Mme de Mareuilles.

LÉON.

Non, pas précisément comme elle.

ALBERT.

C'est juste, un ange... enfin, elle est mariée, n'est-ce pas?

LÉON.

C'est pour cela que, soumis à tes conseils, sensible à tes reproches, je t'ai promis hier au soir...

ALBERT, *s'égayant de plus en plus.*

Bon! hier au soir... mes reproches, mes conseils... Il ne faut pas prendre à la lettre...

LÉON.

Oh! il ne faut pas...

ALBERT.

Comment, mon pauvre garçon... tu l'aimes toujours!

LÉON.

Plus que jamais!

ALBERT.

Sans le lui dire?

LÉON.

Sans le lui dire.

ALBERT.

Tant de constance et de discrétion est digne d'un meilleur sort..., mais que diable peux-tu donc attendre?

LÉON.

Tu sais : l'occasion.

ALBERT.

Ah ! oui, le joint.

LÉON.

C'est cela.

ALBERT, *riant tout à fait.*

Eh ! mon Dieu ! il existe pourtant, il doit exister, si le mari est un de ces maris...

LÉON.

Dame, je commence à croire...

ALBERT.

S'il est aveugle.

LÉON.

Il n'y voit goutte.

ALBERT.

S'il a des torts.

LÉON.

Il en a.

ALBERT.

Des ridicules.

LÉON.

Il en est criblé, mon oncle.

ALBERT.

Allons donc ! tu en conviens.

LÉON.

Je suis forcé d'en convenir.

ALBERT.

Eh bien ! point de pitié pour lui ! à moins que sa femme ne soit laide.

LÉON.

Adorable !

ALBERT.

Tant mieux ! je t'en fais mon compliment. Si tu ne la venges pas de son époux, je te méprise.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *remettant des papiers sous enveloppe.*

Une lettre de M. de Mareuilles. (*Il sort.*)

ALBERT.

Antonin !

LÉON, *souriant.*

Dis donc ! il a quelque chose à te dire de la part de sa femme.

ALBERT, *après avoir parcouru.*

Du tout... mauvais plaisant !.. il m'annonce qu'il a son ambassade, qu'il est obligé de partir aujourd'hui même, et qu'à ma considération il te prend pour son attaché.

LÉON.

Moi !... son attaché !...

ALBERT.

C'est convenu avec le ministre.

LÉON.

Mais je refuse.

ALBERT, *lui donnant la main.*

Parbleu !.. je sais à présent que tu ne tiens pas à le suivre, et ton ange doit te retenir ici.

LÉON.

Oui, mon oncle ; maintenant, je ne veux plus la quitter.

ALBERT.

Bravo !.. (*A lui-même.*) Quant à moi, je regrette Anaïs, mais au moins je me dis que personne... (*En disant ces mots, il froisse dans ses mains la lettre qu'il a reçue ; il est tombé un papier de l'enveloppe.*)

LÉON, *le ramassant.*

Mon oncle ! tu laisses tomber ce papier ! (*Il le lui met sous les yeux.*)

ALBERT, *le prenant vivement.*

Ah bah ! pas possible !

LÉON.

Quoi donc ?

ALBERT.

C'est de la main d'Anaïs.

LÉON.

De sa main !.. tu vois, je le disais bien, sous toutes les formes, son mari lui sert de messager.

ALBERT, *à lui-même après avoir lu, et en marchant avec agitation.*

Oh ! je suis effrayé de son audace. Cette ambassade, le rêve éternel d'Antonin, elle peut exiger qu'il la refuse ; elle peut rendre visite à ma femme pour lui annoncer qu'elle ne partira pas ; que M. de Mareuilles sacrifie toutes ses espérances ambitieuses à notre amitié.

LÉON, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a ? quelle agitation !

ALBERT, *reprenant le billet et le parcourant encore.*

Mais d'abord, elle veut être bien sûre que je l'approuve, et

pour cela, elle attend un signal... Ce store, baissé par moi... et sur-le-champ, elle viendra...
(*Il a fait quelques pas vers la glace placée au-dessus de la cheminée du fond.*)

LÉON.

Que fais-tu donc, et que regardes-tu à cette fenêtre ?

ALBERT.

Rien ! rien ! (*A lui-même.*) Ce store baissé par moi...

LÉON.

Plaît-il ? ce store... il faut le baisser ?... (*Il en fait le geste.*)

ALBERT.

Non pas.. non pas ! je te le défends !... Ciel ! ma femme !...

LÉON.

Ma tante !

ALBERT.

Je n'ai plus la force de lui faire de nouveaux mensonges. Je me sauve.

LÉON, *à lui-même.*

A merveille !

ALBERT, *se retournant.*

Cette nuit, je n'ai pas été au bal.

LÉON.

C'est entendu.

ALBERT.

Bonne chance dans tes amours, mon neveu.

LÉON.

Merci, mon oncle! (*Albert sort par la porte à gauche au deuxième plan.*)

SCÈNE IV.

LÉON, HENRIETTE.

LÉON.

Enfin, je suis décidé, et je brûle mes vaisseaux. (*Allant au-devant d'Henriette qui rentre à droite au premier plan.*) Ma tante...

HENRIETTE.

Léon !... je ne m'attendais pas à une visite si matinale ! (*A part.*) Je n'ai pas encore vu Albert !...

LÉON.

Cette visite... c'est un adieu peut-être.

HENRIETTE.

Un adieu !... tu pars !

LÉON.

Peut-être... avec M. de Mareuilles.

HENRIETTE, *avec joie.*

Ah ! M. de Mareuilles s'en va ?

LÉON.

Le ministre, en lui accordant l'ambassade de Suède, lui a permis de choisir son secrétaire, il me fait l'honneur...

HENRIETTE.

Eh bien! que te disais-je? avais-je tort de te recommander cette connaissance?

LÉON.

Ainsi, vous me conseillez d'accepter?

HENRIETTE.

Sans hésitation... une occasion aussi belle!... un début aussi brillant!... tu n'as donc pas d'ambition, toi! (*A part.*) Ce n'est pas comme Albert.

LÉON.

Non, ce n'est pas l'ambition qui peut faire mon bonheur, ce n'est pas à elle que je veux le demander... Si j'hésite, ou plutôt, si je refuse... si je suis prêt à écrire au ministre que je ne puis profiter de ses bontés, de celles de M. de Mareuilles, c'est qu'en partant, je le sens, il me faudrait laisser ici mon cœur.

HENRIETTE, *souriant.*

Bah! tu es amoureux?

LÉON.

Amoureux comme un fou!

HENRIETTE.

Au fait, c'est de ton âge... Conte-moi donc cela, depuis combien de temps?

LÉON.

Depuis que je me connais... depuis un siècle...

HENRIETTE.

Oh! oh! amour respectable! et comment est-il né?

LÉON.

Je ne sais pas... dès que j'ai pu lire dans mon âme... j'ai compris que j'adorais.

HENRIETTE.

Et tu adores toujours?

LÉON.

Pour la vie.

HENRIETTE.

Mais c'est délicieux... je ne suis pas indiscrète?

LÉON.

Nullement.

HENRIETTE.

Est elle jolie?

LÉON, *la regardant.*

Oh!... trop jolie!

HENRIETTE.

Je t'en félicite, et je suppose que je dois la féliciter elle-

même... car elle sait, n'est-ce pas, la grande passion qu'elle t'inspire ?

LÉON.

Non.

HENRIETTE.

Non ?

LÉON.

Elle ne s'en doute pas.

HENRIETTE, *naïvement.*

Ah!... voilà qui me paraît bien extraordinaire; on s'en doute toujours, mon ami.

LÉON.

Pourtant, c'est comme cela.

HENRIETTE.

Alors, je ne vois qu'un moyen... il faut le lui dire.

LÉON.

Vous croyez ?

HENRIETTE.

Qui t'en empêche ?

LÉON.

Si mon aveu allait l'offenser.

HENRIETTE.

Allons donc, n'aie pas peur.

LÉON, *à part.*

Il paraît décidément que les aveux n'offensent jamais. *(Haut, en regardant Henriette avec amour.)* Si elle me chassait, me défendait de la voir, que deviendrais-je ? J'aime mieux rester muet auprès d'elle, la contempler à mon aise, m'enivrer de sa présence... Elle est si belle ! si belle !

HENRIETTE.

Eh bien ! mon ami, il faut lui dire tout cela comme tu me le dis à moi-même, avec la même expression dans la voix et dans le regard... elle ne s'en fâchera pas.

LÉON.

Vrai ?

HENRIETTE.

Oh ! je t'en donne ma parole.

LÉON.

Je vous crois, et je le lui dis, je le lui répète, ma tante ! C'est vous !..

HENRIETTE.

Moi !

LÉON.

Vous-même !

HENRIETTE.

Comment, monsieur... c'était moi...

LÉON.

Vous m'avez promis qu'elle ne se fâcherait pas.

HENRIETTE, *reprenant bien vite un ton enjoué et finissant par éclater de rire.*

Et je tiens ma promesse... Comment, mon pauvre Léon... c'était... c'était moi!... ah! ah! ah!

LÉON.

Vous riez?

HENRIETTE.

Que veux-tu? tu me prends à l'improviste, on se défend comme l'on peut... tu m'aimais et depuis un siècle... avant mon mariage peut-être?

LÉON.

Oh! bien avant, ma tante.

HENRIETTE, *riant encore.*

Ah! ah! ah! tu conviendras que tu t'y prends un peu tard pour me l'apprendre.

LÉON.

Vous riez encore!

HENRIETTE.

C'est que, vraiment, je ne puis voir dans ta déclaration, qu'une déclaration pour rire.

LÉON.

Il n'est pourtant rien de plus sérieux.

HENRIETTE.

Alors... c'est pour moi que vous vouliez rester à Paris, monsieur? C'est pour moi que vous alliez refuser ce poste auprès de M. de Mareuilles?

LÉON, *d'un air piqué.*

J'ai eu tort, c'est vrai.

HENRIETTE.

Vous avez eu très-grand tort! Je crois qu'il y a encore du remède... Mon cher Léon, c'est une amie qui te parle pour te donner un bon conseil : entre là dans le cabinet de mon mari, écris au ministre que tu acceptes avec reconnaissance, et que tu te mets à ses ordres.

LÉON.

Vous le voulez?

HENRIETTE.

Je le veux.

LÉON, *s'inclinant.*

J'obéis... (*Il sort lentement, au premier plan, à gauche.*)

SCÈNE V.

HENRIETTE, *seule.*

Voyez pourtant, comme on peut inspirer de terribles passions sans le vouloir... et sans le savoir... On a vu grandir un enfant, on s'est habituée à l'aimer comme une mère... ou comme une sœur du moins, et tout à coup l'enfant est devenu un homme, et voilà qu'un beau jour, il s'avise... Oh! certainement, il faut qu'il parte, il le faut... et surtout, qu'il parte avec M. de Mareuilles... C'est lui! lui seul, qui éloigne de moi mon mari, lui qui l'entraîne dans les clubs... qui m'oblige de passer les nuits à l'attendre... Oh! je le déteste, et le ministre a fort bien agi en lui donnant cette ambassade.

SCÈNE VI.

HENRIETTE, LE DOMESTIQUE, *puis* ANTONIN.

LE DOMESTIQUE, *annonçant, au deuxième plan, à droite.*
M. le baron de Mareuilles.

HENRIETTE.
Eh! bonjour, monsieur le baron!

ANTONIN, *redingote boutonnée sous un paletot très-élégant.*
Madame... Je venais...

HENRIETTE.
M'annoncer le bonheur qui vous arrive... Je le sais, et j'en suis ravie... Asseyez-vous, je vous en prie, monsieur le baron.

ANTONIN.
Madame... (*A part.*) Est-elle aimable! elle ne m'a jamais fait si bon accueil. (*Tous deux s'assoient.*)

HENRIETTE.
En vous éloignant, vous voulez bien vous charger de l'avenir d'un parent qui nous est cher...

ANTONIN.
Anaïs et moi, nous vous devions cette preuve d'amitié et de reconnaissance.

HENRIETTE.
De reconnaissance!... et pourquoi, monsieur le baron?

ANTONIN.
Vous ignorez, à ce qu'il paraît, le bien que vous faites, madame? Anaïs ne vous a-t-elle pas dit qu'avant le jour où elle s'est résolue à suivre les conseils, le bon exemple de sa charmante voisine, il y avait dans notre ménage... comment dirai-je? un... malentendu?

HENRIETTE.

Elle me l'a dit.

ANTONIN.

Nous étions... non pas en brouille; oh! non, le mot serait trop vif, mais en délicatesse.

HENRIETTE.

Elle me l'a dit.

ANTONIN.

Ce qu'elle n'a pu vous dire, madame, c'est à quel point j'avais dû être froissé, molesté de cette indifférence sans motif, et qui contrastait si fort avec le bonheur de nos premières années de mariage.

HENRIETTE.

Il est vrai qu'elle ne m'a pas dit cela.

ANTONIN.

Albert aurait pu vous en instruire, il en a été témoin.

HENRIETTE.

Lui, Albert!... témoin des premières années...

ANTONIN.

Oui, madame, car il est à remarquer que sa présence, aussi bien que la vôtre, a toujours été pour moi d'une influence très-favorable.

HENRIETTE.

Ah! (*A part.*) Jamais il ne m'en avait parlé... Pourquoi donc?

ANTONIN.

Il a vu, cet excellent ami, comme ma femme, à cette époque bien heureuse qui, grâce à vous, se renouvelle, était aux petits soins pour moi, et de quels égards, de quelles attentions ravissantes j'étais l'objet à chaque instant de la part de mon Anaïs... C'est au point que je me plaignais, parfois, comme je suis tout près de me plaindre encore d'être trop aimé d'elle... oui, madame, trop aimé!...

HENRIETTE.

Eh bien! monsieur?...

ANTONIN.

Eh bien! madame, je suis redevenu son unique pensée; elle ne songe qu'à moi, ne s'occupe que de moi; elle veut, non-seulement que je lui plaise, mais que tout le monde, en me voyant, soit bien convaincu que je dois lui plaire... Je suis à la fois son mari et son chevalier, elle me fait porter ses couleurs.

HENRIETTE, *avec émotion et surprise.*

Ses couleurs?

ANTONIN.

L'une après l'autre, hier encore..., demandez plutôt à Albert.

HENRIETTE.

Albert!... hier encore!

ANTONIN.

Enfin, elle entre avec moi dans des détails d'une futilité... Je rougirais, moi, un homme grave, d'en faire la confession à tout autre qu'à la meilleure amie de ma femme.

HENRIETTE.

Parlez, monsieur, parlez donc!... tout ce que vous dites m'intéresse au dernier point.

ANTONIN.

Eh bien! je conçois que la toilette soit pour une dame chose très-sérieuse et de première nécessité... Mais pour nous autres...

HENRIETTE.

La toilette! (*Dès ce moment, elle paraît frappée d'un souvenir, et elle écoute avec beaucoup d'attention.*)

ANTONIN.

Air du *Partage de la richesse.*

C'est Anaïs qui préside à la mienne,
Que par ses soins on admire à Paris.
Je n'y tiens pas ... mais j'aime qu'elle y tienne,
Car c'est toujours flatteur pour les maris!
De mon tailleur dirigeant la méthode,
Elle m'habille avec succès.
Et me choisit, pour me mettre à la mode,
Mes cravates et...

HENRIETTE.

Vos gilets?

ANTONIN.

Vous l'avez dit, oui, surtout mes gilets.

(*Souriant avec béatitude.*) Je vois, madame, qu'Albert vous en a parlé... il savait cela de longue date.

HENRIETTE, *qui s'est levée avec la plus grande émotion, et se parlant à elle-même.*

O mon Dieu! quelle étrange pensée!... Anaïs... (*Elle ne cesse plus de regarder la redingote d'Antonin. Le gilet est invisible.*)

ANTONIN, *qui s'est levé aussi, et salue.*

Je vous réitère, madame, tous mes remerciements pour la recrudescence de mon bonheur conjugal. Elle est, je n'en doute pas, votre ouvrage. C'est l'avis de ma femme; et sans les fatigues de ce bal...

HENRIETTE.

Ce bal!... Ah! Mme de Mareuilles a été au bal?...

ANTONIN.

Vous le savez bien... votre neveu a bien voulu lui servir de cavalier pendant que je me rendais chez le ministre.

HENRIETTE, *vivement.*

En effet, mon neveu... à quoi pensé-je?

ANTONIN.

A la place de son oncle, qui me manquait de parole...

HENRIETTE, *s'efforçant de sourire.*

Oui, mon mari, je me souviens, je me souviens parfaitement...

ANTONIN.

Et comme on a dansé jusqu'à près de sept heures du matin...

HENRIETTE.

Sept heures.

ANTONIN.

Vous comprenez que cette pauvre Anaïs...

HENRIETTE.

Je comprends... (*A part.*) Oh! je veux tout savoir, je le veux!

ANTONIN.

Je craindrais, madame, de devenir importun... J'ai l'honneur...

HENRIETTE, *revenant vivement à lui, et prenant l'air le plus câlin et le plus aimable, tout en fixant de nouveau ses regards sur la redingote d'Antonin.*

Oh!... déjà!

ANTONIN, *à lui-même.*

Elle a dit : déjà!

HENRIETTE.

Doit-on, monsieur, se séparer si vite de ses amis, quand on les quitte pour jamais?

ANTONIN.

Madame... (*A lui-même.*) Elle me retient!... et de quel œil elle me regarde!... encore!... toujours!... Je me suis peut-être trop pressé de demander mon ambassade.

HENRIETTE, *haut.*

Mon Dieu, monsieur le baron, vous allez trouver que je vous fais des questions bien futiles..., vous, un homme grave!... mais, nous autres femmes..., le nom de votre tailleur? (*Elle essaye toujours de voir le gilet.*)

ANTONIN.

Lequel? je viens d'en changer. J'avais Human, j'ai pris Dusautoy..., c'est-à-dire, c'est ma femme qui a pris..., vous savez, ça ne me regarde plus.

HENRIETTE.

Il vous habille à ravir.

ANTONIN, *se pavanant un peu, tout en fuyant les regards d'Henriette, qui cherchent le gilet.*

Vous trouvez? (*Il boutonne à moitié son paletot par-dessus sa redingote, pour faire remarquer sa taille.*) Je ne suis pas fâché de lui faire voir mes avantages.

HENRIETTE, *à part.*

Allons, bon! ne dirait-on pas qu'il le fait exprès! (*En se retournant, elle voit l'aumônière qu'elle a laissée la veille sur la console, et dit vivement à Antonin.*) monsieur le baron, je vous ai réservé... (*Elle lui offre un billet.*)

ANTONIN.

Quoi donc?... (*Il le regarde.*) Jardin d'hiver..., grande fête de bienfaisance du deuxième arrondissement, sous le patronage et avec le concours...

HENRIETTE, *prenant son aumônière.*

Air précédent.

De ce bal, dame patronesse,
Il me reste un dernier billet...
A votre bon cœur je m'adresse,
C'est pour mes pauvres, s'il vous plaît.

ANTONIN.

De refuser à si belle quêteuse,
Le Ciel me garde!

(*Il rouvre son paletot, et défait deux boutons de sa redingote, comme pour prendre son argent.*)

HENRIETTE.

Enfin!

ANTONIN.

Mais j'oubliais!...

(*Interrompant le chant et parlant.*) C'est ici que je mets, à présent, mon porte-monnaie. Une invention de Dusautoy et de ma femme. (*Il reboutonne son paletot, et prend un porte-monnaie dans une poche placée à la gauche de ce vêtement. Mouvement de contrariété d'Henriette. Il achève, en souriant, le couplet.*)

C'est une idée assez heureuse
Pour ne pas flétrir mes gilets,
Oui, pour ne pas déformer mes gilets.

(*Il tire quelques pièces d'or de son porte-monnaie et les lui donne, elle les met dans son aumônière, qu'elle pose sur un guéridon en s'inclinant devant lui.*)

HENRIETTE, *à part.*

Oh! j'y mettrai de l'obstination! (*Haut.*) Monsieur le baron, quelle heure est-il?

ANTONIN, *allant regarder à une pendule.*

Neuf heures trois quarts.

HENRIETTE.

Non..., cette pendule retarde... à votre montre?

ANTONIN.

Ma montre?... elle avance toujours!

HENRIETTE, *après un nouveau mouvement d'impatience.*

Ne trouvez-vous pas qu'il fait ici une chaleur accablante? (*Elle ôte et jette sur un canapé un petit pardessus de satin blanc bordé d'hermine, dont elle était couverte.*) J'étouffe, et vous aussi, vous devez mourir... Cet amas de vêtements...; vous n'êtes pas encore à Stockholm, monsieur le diplomate.

ANTONIN.

C'est égal, je m'habitue à l'avance... je suis très-frileux, et malgré ce beau soleil... Mais pour vous, madame, je puis baisser ce store... rien de plus facile, et alors... (*Il va baisser le store du fond, puis redescendant la scène :*) Le fait est qu'à présent, il fait plus frais... Ah ! ah !... nous y voilà, à Stockholm. (*Il achève de boutonner jusqu'au menton et sa redingote et son paletot.*)

HENRIETTE, *à elle-même.*

Décidément il le fait exprès... (*Haut et d'un air résolu.*) Monsieur le baron... je suis la franchise même... et je vais toujours droit au but.

ANTONIN.

Je l'ai souvent remarqué, madame.

HENRIETTE.

Eh bien ! je suis très-curieuse : j'éprouve le plus vif désir de voir votre gilet !

ANTONIN.

Mon gilet !... (*A lui-même.*) Ah mais ! ah mais ! Mme de Lespar, voilà un caprice... Oui, je crois bien que je me suis trop pressé de demander mon ambassade. (*Il sourit d'un air fat, en déboutonnant très-lentement son paletot.*)

HENRIETTE.

Vous m'avez dit qu'Anaïs se chargeait de présider à votre toilette.

ANTONIN, *déboutonnant doucement sa redingote.*

C'est vrai, madame, et en fait de gilets, elle a trois nuances favorites... un peu excentriques, mais Dusautoy assure que c'est très-bien porté : le vert, le rouge et... (*Se découvrant tout à fait.*) le jonquille ! (*Il montre son gilet jaune.*)

HENRIETTE, *à elle-même.*

Je ne me trompais pas !... un rendez-vous ! (*Haut, et en souriant avec grâce.*) Je vous remercie, monsieur le baron, et vous prie de me pardonner ma curiosité.

ANTONIN.

Comment donc, madame... je suis flatté... (*A part.*) Je comprends... fourberie de femme en matière de sentiment. (*Haut.*) Je me retire, mais sans vous faire encore mes adieux. Je tiens à serrer la main de ce cher Albert avant mon départ.

HENRIETTE.

Ce sera pour moi une occasion de vous revoir, et je m'en félicite.

ANTONIN.

Madame... (*A lui-même.*) C'est évident, je me suis trop pressé de demander mon ambassade. (*Saluant.*) Madame !...

HENRIETTE.

Monsieur le baron !... (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

HENRIETTE, *puis* LÉON.

HENRIETTE.

Je sais tout!... L'amitié, l'amour, tout!... tout a été pour moi mensonge et perfidie! oh! je me vengerai!

LÉON, *reparaissant à gauche, au premier plan, sur le seuil de la porte, tenant une lettre à la main.*

J'ai déchiré trois fois ma lettre... en voici la quatrième édition.

HENRIETTE.

Léon! (*Regardant vers la droite, au deuxième plan.*) et par là Albert... il vient à nous!

LÉON, *lui montrant la lettre.*

Tenez, ma tante, j'ai obéi...

HENRIETTE, *en jetant avec intention sa voix du côté où va venir Albert.*

Léon... vous ne partirez pas!

LÉON.

Qu'avez-vous dit, ô ciel!

HENRIETTE.

Non, je ne puis y consentir; me séparer de vous, l'ami de mon enfance!... Vous ne partirez pas.

LÉON, *poussant un cri de joie.*

Ah! ma tante!... ma chère Henriette! je suis aimé! (*Il est tombé à ses genoux. Albert a paru au seuil de la seconde porte de droite, et s'élance vers lui avec fureur.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT.

Insolent!

LÉON, *se relevant transporté de joie.*

Mon oncle! tu étais là.. Je suis à tes ordres, tu es l'offensé, tu as le choix des armes.

HENRIETTE, *vivement.*

Léon... je vous défends de vous battre.

ALBERT.

Vous lui défendez, madame!

HENRIETTE.

Léon, vous êtes de trop ici, laissez-nous.

LÉON.

Oui, ma tante. (*A lui-même, au comble de la joie.*) Mourir pour elle! quel bonheur!... (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ALBERT, HENRIETTE.

ALBERT.

Madame, répondez-moi.

HENRIETTE.

Enfin, c'est vous, mon ami !...

ALBERT.

Ce jeune homme était à vos genoux...

HENRIETTE.

Je ne vous savais pas de retour.

ALBERT.

Ne vous a-t-il pas baisé la main ?

HENRIETTE.

Pourquoi le demander, puisque vous l'avez vu ?

ALBERT.

Et... n'a-t-il pas osé vous parler d'amour ?

HENRIETTE.

Pourquoi le demander, puisque vous l'avez entendu ?

ALBERT.

Enfin, ne s'est-il pas glorifié d'être aimé ?

HENRIETTE.

Il est certain que j'ai pour lui l'affection la plus profonde et la plus sincère.

ALBERT.

Vous éludez ma question, madame ; cet amour de Léon ne date pas d'aujourd'hui.

HENRIETTE.

A qui le dites-vous ? il remonte à plusieurs années.

ALBERT.

Et vous le saviez ?

HENRIETTE.

Quand cela serait ?

ALBERT.

Et vous l'avez encouragé peut-être ?

HENRIETTE.

Quand cela serait ?

ALBERT.

Vous osez !... Mais ce serait infâme... mais ce serait une trahison de tous les jours et de toutes les heures !

HENRIETTE.

Ce serait infâme !... ce serait une trahison de tous les jours et de toutes les heures !... J'admire, en vérité, avec quelle bonne foi, quelle dignité vous prononcez ces paroles !... Ce que c'est que d'être sûr de soi, et d'avoir toujours bien agi, pour écraser les autres du poids de leurs mauvaises actions !

ALBERT.

Permettez!...

HENRIETTE.

Vous avez bien le droit, en effet, de m'adresser de tels reproches, vous, qui n'en avez pas un seul à vous faire; vous, modèle de franchise et de loyauté, qui ne m'avez jamais trompée, jamais trahie!

ALBERT.

Madame, il ne s'agit pas de...

HENRIETTE.

Vous qui n'aviez, avant notre mariage, donné votre cœur qu'à l'amour du pays, vos pensées, qu'à une conviction... politique, si profonde, que vous lui revenez aujourd'hui... Oh! toujours la même, je le sais, et vos ennemis ne vous reprocheront pas, du moins, d'avoir changé de principes... ni de couleur.

ALBERT.

De couleur!... (*A lui-même.*) Elle sait tout!

HENRIETTE.

Retournez, monsieur, retournez à votre réunion des hommes sincères, donnez-leur une nouvelle édition de votre profession de foi... maintenant je vous réponds qu'elle sera bien accueillie.

Air des *Frères de lait.*

Car avec vous personne enfin ne songe
A concourir, le champ vous est resté.
Qui mieux que vous combattra le mensonge,
Fera briller surtout la vérité? (*Bis.*)
Si du succès vous doutiez..., je l'assure,
Car je promets, par amour conjugal,
Pour protéger votre candidature,
De retenir ici votre rival,
Oui, je retiens ici votre rival.

ALBERT.

Henriette! je ne te crois pas! Non, tu te calomnies toi-même... Ton âme est trop pure, et mes torts fussent-ils plus grands encore, jamais, Henriette, tu ne t'aviliras pour m'en punir!

HENRIETTE.

Jamais!... (*A elle-même.*) Il a raison, jamais! (*En disant ces mots, elle s'est un peu éloignée de lui, et ses yeux se sont fixés sur la porte vitrée de droite, elle s'écrie :*) Ciel! qu'ai-je vu!... Elle est là!...

ALBERT.

Quoi donc?

HENRIETTE, *à elle-même.*

Chez moi! quelle audace !... et d'accord avec lui peut-être!...

ALBERT.

Que dis-tu? et que signifie ?..

HENRIETTE.

Cela signifie que tous mes souvenirs me reviennent... Cela signifie, qu'en songeant à cette femme que vous m'avez donnée pour rivale...

ALBERT.

Tais-toi, par grâce, tais-toi!...

HENRIETTE, *jetant ses paroles vers le boudoir à droite, pour être entendue d'Anaïs en même temps que de son mari.*

Cette femme que je rougis d'avoir traitée en amie, et que vous appelez, vous, monsieur, une femme supérieure... Je ne puis, non, je ne puis jamais vous pardonner!

ALBERT.

Henriette! regarde-moi, lis dans mes yeux mon repentir et mon amour, et dis-moi si tu crois encore avoir une rivale à redouter.

AIR : *Soldat français.*

A tes genoux j'abjure mon erreur,
A toi, ma tendresse éternelle!
Par la beauté, par l'esprit, par le cœur,
Ah! mille fois tu l'emportes sur elle.
De mon passé, ton bonheur m'absoudra,
Mes souvenirs... à jamais je les brise,
Mon amour te le prouvera :
Je t'adore!... et, je le sens là,
Cette femme, je la méprise!
Oui, pour jamais je la méprise!

HENRIETTE.

Oh! merci! merci!... Albert, vous venez de le lui dire à elle-même... Elle était là! elle a tout entendu.

ALBERT.

Elle était là... et cependant.... (*Il regarde vers le fond et voit le store baissé.*)

HENRIETTE, *ouvrant la première porte de droite.*

Vous venez de la chasser de cette demeure, où peut-être vous l'aviez appelée.

ALBERT, *regardant toujours au fond.*

Non... oh! non, je le jure!... ce signal!... ce n'est pas moi qui l'ai donné.

HENRIETTE.

Quel signal?

ALBERT.

Là... à cette fenêtre... ce store baissé...

HENRIETTE, *souriant après avoir vu le store baissé.*

Ah !... je vous rends justice, monsieur... ce n'est pas vous... c'est lui.

ALBERT.

Qui, lui ?

HENRIETTE.

L'ambassadeur de Suède.

ALBERT.

Antonin !...

HENRIETTE.

Silence, j'entends sa voix ! (*On entend à l'extérieur la voix d'Antonin.*)

ANTONIN, *en dehors.*

Mais non, monsieur, mais non, monsieur ! je ne le souffrirai pas. (*La porte s'ouvre, Antonin paraît avec Léon.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ANTONIN, LÉON.

ANTONIN, *même costume que tout à l'heure, redingote fermée, paletot; il entraîne Léon, qui semble refuser de le suivre.*

Je vous dis que j'ai compté sur vous, que je n'accepte aucune défaite, aucune excuse, et que vous serez mon attaché.

LÉON.

Mais, monsieur...

ANTONIN.

Mais, monsieur, je l'ai mis dans ma tête, et je ne comprends pas les motifs qui peuvent vous retenir à Paris.

LÉON.

Les motifs... j'en ai deux... (*Regardant Henriette.*) Le premier...

HENRIETTE.

Le premier n'existe plus... ou plutôt n'a jamais existé... Tu dois partir, Léon.

LÉON.

Ah !

ALBERT.

Tu dois partir.

ANTONIN.

Tu dois... vous devez partir.

LÉON, *regardant Albert avec colère.*

Le second motif...

ALBERT.

Le second... je sais... une dette d'honneur, que tu crois avoir à payer...

LÉON.

Que je crois...

ALBERT.

Je suis chargé de t'en donner quittance... ton adversaire est bien sûr maintenant (*tendant la main à Henriette*) qu'il n'a pas sujet de te demander une réparation... Tu dois partir.

HENRIETTE.

Tu dois partir.

ANTONIN.

Vous devez partir, nous sommes tous du même avis. (*Léon s'incline devant Albert et Henriette et leur serre la main à tous les deux, en signe d'adieu.*) Ah! enfin! j'y suis!.. j'ai mon affaire... Respirons! (*Il ouvre son paletot et sa redingote, sous laquelle on voit le gilet vert.*) J'emmène avec moi, ma femme, mon attaché...

ALBERT, *souriant*.

Et l'espérance...

CHOEUR FINAL.

Air : *Deuxième polka.* (1er acte.)

ANTONIN.

Je suis, quel honneur!
Ambassadeur!
Fortune volage,
Je puis, je gage,
Vaincre tes rigueurs,
Fixer tes faveurs,
Je sais à propos changer de couleurs.

ALBERT, HENRIETTE, LÉON.

Pour lui, quel honneur!
L'ambassadeur,
Fortune volage,
Pourra, je gage,
Vaincre tes rigueurs,
Fixer tes faveurs,
Il sait à propos changer de couleurs.

ANTONIN.

Air de *Mazaniello*.

Changer sans cesse de nuance,
C'est fatigant, j'en fais l'aveu;
Je tiens celle de l'espérance,
Je voudrais la garder un peu.
Par une exigence nouvelle,
Ma femme m'en empêcherait;
Soyez plus charitables qu'elle,
Laissez-moi garder ce gilet,
Ah! messieurs, n'allez pas comme elle
Me faire changer de gilet.

REPRISE DU CHŒUR.

(*La toile tombe.*)

FIN.

Imprimerie de HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24, Batignolles.

N.° d' invent: 27 31262